

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE

CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire, ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

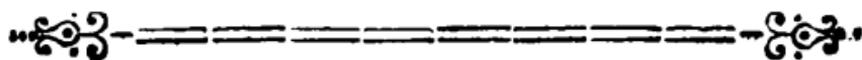
DE DIE' AU ROI.

DECEMBRE 1749.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C . X L I X.

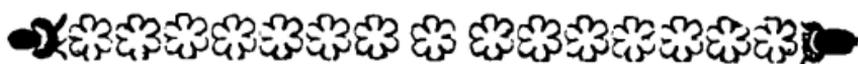
1



JOURNAL

HELVETIQUE,

Décembre 1749.



REMARQUES

*Sur les INSECTES, & en particulier sur
les FOURMIS.*

Vous voulés, *Monsieur*, que nous nous entretenions un peu des Insectes, & en particulier de ce qui regarde les *Fourmis*. Vous ne faites en cela que suivre la Mode. Le goût du Public est depuis quelque tems décidé pour cette branche de l'Histoire naturelle. Tous les jours on y fait des Découvertes qui étonent, & qui plaisent beaucoup en même tems. Je ne vous en promets pas de ce genre. Vous savés que je ne suis point Observateur de profession. Il s'agit donc plutôt aujourd'hui d'examiner quelques unes

des Découvertes des autres, que d'en faire moi même. Je comprends que vôtre intention est proprement que nous rapellions quelques unes des merveilles que la Nature a opérées dans les Insectes. Plusieurs de ces petits animaux nous font voir des singularités intéressantes. Quelques uns se distinguent par l'observation des Regles de la Société, come les Abeilles, & sur tout les *Fourmis* dont la Police est admirable.

La plûpart des Anciens ont regardé avec mépris les Insectes. A peine vouloient ils les mettre dans la Classe des Animaux. Ils croioient qu'ils n'avoient ni du Sang, ni un Poumon, ni un Cœur; ce qui est démenti par les Anatomistes modernes. Les Insectes ont non seulement un cœur; mais quelques uns d'entr'eux en ont plusieurs. Les Vers, par exemple, en ont un si grand nombre que ce n'est presque qu'une chaine de Cœurs, depuis la Tête jusqu'à l'extrémité de leur Corps. Il faut dire la même chose du Poumon, qui se trouve aussi répété chez eux. C'est ce grand nombre de Cœurs & de Poumons qui fait que les Insectes, séparés en plusieurs parties, ne laissent pas de donner, pendant assez long-tems, des signes de vie.

Vous ne manquerez pas, *Monsieur*, de faire ici une Remarque sur la Sagesse du Créa-

Créateur. Elle se présente trop naturellement pour vous échaper. Ces petits Animaux étant plus exposés que les autres à être bleffez, ont été en quelque manière dédomagez par la Nature, qui a multiplié en eux les principes de la vie, en sorte que chaque membre à peu près, a son Cœur & ses Poumons, ce qui le fait rester en vie, quoi que séparé des autres. Que dirons-nous donc de *Despréaux* qui semble avoir hésité s'il falloit mettre les Insectes dans la Classe des Animaux vivans ? Vous n'avez pas oublié ee Vers,

Un Insecte rampant qui ne vit qu'à demi.

Ce Poëte, si exact d'ailleurs, a parlé ici le langage du Peuple ignorant. Je vai lui oposer un jugement que vous trouverés beaucoup plus juste.

„ Les Insectes, dit *Mr. de Fontenelle*, pa-
 „ roissent méprisables au Vulgaire, qui ne
 „ fait placer ni son admiration ni son mé-
 „ pris. On les traite le plus souvent d'Ani-
 „ maux imparfaits ; mais la Philosophie les
 „ juge d'autant plus dignes de son attention,
 „ qu'ils semblent avoir été formés par la
 „ Nature, sur une idée toute particulière.
 „ Il n'y a qu'eux, par exemple, qui chan-
 „ gent d'espèce, & qui après avoir rampé

„ s'élèvent en l'air, & prennent une vie
 „ nouvelle & plus noble *.

Le vulgaire ignorant regarde les Insectes non seulement come quelque chose de méprisable, mais encore come étant inutiles dans la Nature, & même plusieurs come nuisibles à l'Home. Pour nous guérir de ce Préjugé, ceux qui ont travaillé sur l'Histoire naturelle nous font remarquer l'usage de plusieurs Insectes.

L'Abeille, nous disent-ils, qui a été connue de tout tems, ne nous done-t-elle pas son Miel & sa Cire? Le Miel à la vérité a perdu quelque chose de son prix depuis qu'on conoit le Sucre; mais la Cire n'a rien perdu du sien; au contraire, elle est tous les jours plus recherchée. Elle nous done sur tout le plus agréable de tous les Luminaires.

La plus laide de toutes les Chenilles est pour nous une source de richesses fort supérieures: Je veux parler du Ver qui nous done la Soie. On ne peut qu'admirer cet Insecte qui fait filer un Fil si fin, si ferme, si égal, si brillant & continu. Où trouverait-on ailleurs une matière plus précieuse que ce Fil, pour faire les plus riches Etofes? Indépendamment de la beauté, la Soie fournit encore par sa légèreté des Etofes fort

co-

* Hist. de l'Académie, 1699. p.46. Edit. de Holl.

comodes dans les Pais chauds, & dont. on auroit bien de la peine à se passer.

La Cochenille, est un Insecte du Nouveau monde qui a la figure d'un petit Escarbot. On en tire la plus précieuse de toutes les couleurs, qui nous dédomage, si elle ne fait plus, de cette belle Pourpre des Anciens qu'on a si long-tems regrettée. Ce petit Insecte fait une branche très considérable du commerce d'Amérique, & il enrichit les Pais où il pullule.

Quoi que vous ne soïés pas dans le préjugé vulgaire contre les Insectes, come il paroît par la Lettre que j'ai reçue de vous, où vous paroîsez vous affectioner à leur Histoire, & sur tout à celle des Fourmis, je ne laisserai pas d'apuiier avec vous sur leur utilité. J'ose bien assurer, *Monsieur*, qu'en cachetant vôtre Lettre, vous n'avez point pensé à l'obligation que vous aviez à cette espèce d'Insecte. Peut-être ne savés vous pas, qu'il y a des Fourmis dans la Chine & dans le Tunquin qui volent en troupes sur des Arbres, & qui font une espèce de Gomme ou de Cire dont on compose la Laque si connue par les Peintres & les Teinturiers, & qui est le principal Ingrédient de la Cire d'Espagne, dont nous cachetons nos Lettres depuis un Siècle ou environ.

La Médecine tire encore un bon parti des Insectes. Le Kermés fournit un excellent Cordial. La Pharmacie emploie fort utilement la Mouche Cantharide. Les Vers de terre & les Cloportes nous fournissent un puissant absorbant. La Vipère, dont le venin est si dangereux, & qui a donné lieu pendant long-tems à une Objection contre la Providence, est aujourd'hui un remède des plus salutaires, & à qui bien des gens sont redevables de la Vie.

Je ne fai, *Monsieur*, si vous êtes informé de la découverte de Mr. *Bon*, Prémier Président de Montpellier. Il a fait voir que l'on pourroit tirer des Araignées une Soie qui ne le céderoit point à l'autre; mais ce qui est bien digne d'attention, c'est qu'il a enseigné le moien de tirer de cette nouvelle Soie un très bon remède, & aussi efficace que les fameuses Goutes d'Angleterre. On a soutenu dans la Faculté de Médecine de Montpellier, une Thèse publique en faveur du nouveau Remède. Il ne sera pas mal d'ajouter ici la Réflexion d'un Journaliste qui nous a anoncé cette découverte.

„ Il y a eu des Philosophes, dit-il, qui
 „ ont osé désapprouver dans l'Univers cette
 „ multitude d'Insectes dont on y est inco-
 „ modé fans en tirer aucun avantage. On

» a réfuté ces Censeurs téméraires. Les A-
 » raignées n'auront plus besoin d'Apologif-
 » tes. Ce feront désormais des Insectes
 » précieux. N'en feroit-il pas de même de
 » plusieurs autres, si l'on s'apliquoit sérieu-
 » sement à les bien conoitre ? *

Pour répondre à cette Objection, voiez encore dans la *Bibliothèque Raisonnée* une Conjecture fort ingénieuse de Mr. *Garcin*. Il croit que les Insectes aident par leurs petites opérations, à la fructification des Plantes, par où ils seroient utiles aux Animaux & sur tout à l'Home **. Quand même nous ne pourrions pas pénétrer de quel usage sont les Insectes dans le Mécanisme de l'Univers, nous ne devrions pas pour cela les regarder come des Créatures inutiles. Nous savons qu'ils sont la pâture des Poissons & des Oiseaux, & par là ils deviennent utiles au Genre-humain. Tout le monde fait que tant que les Oiseaux sont petits, ils ne se nourrissent guercs d'autre chose. C'est pour cette raison que les Insectes abondent dans le Printems.

Ces Reponses vous doivent paroître satisfaisantes ; mais je vous avouerai naturellement qu'on y a répondu quelquefois d'une ma-

* Mém. de Trevoux, Mars 1749. p. 405.

** *Bibliot. Raisonnée*, T. XXXVII. p. 3.

manière assez foible. L'Abé *du Guet*, par exemple, s'est fait la difficulté dans son *Ouvrage des six jours*. A quoi bon cette multitude d'Insectes, dit-il. De quelle utilité sont tant d'espèces de Mouches & de Mouchérons qui nous inquiètent le jour & la Nuit? Que dirons-nous encore de cette Vermine sale & honteuse qui ne convient qu'à la Misère? Il répond en nous faisant remonter à une Providence Maitresse de tout, & qui fait l'usage de tout. Jusque-là c'est répondre solidement. Le reste est un peu plus foible. *Ces Animaux que nous condamnons parce qu'ils nous incomodent*, ajoute-t-il, *sont destinés à nous incomoder, & à nous faire ressouvenir du peu que nous sommes, nôtre repos peuvent être troublé par un Moucheron*. Cette Morale est bone, mais ce n'est pas ce qu'on demande ici. J'aimerois mieux la Réponse que fait l'Archevêque de *Cambrai Fénelon* sur la Vermine. Il dit que Dieu a permis qu'elle nous incomodât, pour nous exciter par là à la propreté, qui est si utile à la Santé.

Le Préjugé général contre les Insectes, c'est que ce sont au moins des Objets méprisables & qui ne méritent pas nôtre attention. C'est ainsi qu'en jugent presque tous ceux qui n'ont pas cultivé leur Esprit par l'Etude. Cette prévention populaire contre les Insectes est

est fondée principalement sur la petitesse de leur Corps. Mais rien de plus faux que ce jugement. On ne doit pas toujours juger du prix des Animaux par leur Volume. J'admire plus la Puissance & la Sagesse de Dieu dans la construction de la Fourmi, que dans la Masse pesante & l'énorme grosseur de l'Éléphant. Nous trouvons déjà parmi les Anciens quelques bons Esprits qui ont su se mettre au dessus du préjugé vulgaire. *Plin* dit, que la grandeur de la Nature n'est jamais si entière que dans les petites choses, & sa Majesté resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable *. Dans les grands Corps la Nature aiant de l'espace, travaille à son aise. Mais dans les petits, quelle délicatesse de travail!

„ Où est-ce, par exemple, dit encore *Plin*,
 „ que la Nature a pu trouver de la place
 „ pour les sens de ce Moucheron connu sous
 „ le nom de *Corsin*? Ou a-t-elle mis ses
 „ yeux? Où a-t-elle placé les organes de son
 „ goût & de son odorat? Ou est la poitrine
 „ d'où sort cette voix forte & terrible à pro-
 „ portion de la petitesse de cet Insecte? Avec
 „ quelle adresse ne l'a-t-elle point armé
 „ d'un dard, propre en même tems à per-
 „ cer

* *Natura nunquam magis quàm in minimis tota ..
 In arctum coacta naturæ Majestas, nulla sui parte
 mirabilior. Lib. XXIV. cap. 8.*

„ cer la peau & à fucer le fang? * *Tertulien* a dit du *Confin*, dans son Stile ampoulé, que ce petit Animal porte la Trompette & la Lance.

St. Augustin dans son *Comentaire sur la Genèse* dit, que Dieu a créé des Animaux, qui dans des Corps d'une petiteffe incroyable, ont des fens si délicats, que nous devons regarder avec plus d'attention & d'étonnement l'agilité d'une Mouche volante, que la grandeur des Chevaux qui marchent sur la Terre, & que les Fourmis doivent être pour nous un objet d'admiration plutôt que les Chameaux.

Voilà des autorités fuffifantes pour justifier l'Etude des Insectes. Croiriez-vous après cela, *Monsieur*, qu'il se trouve encore aujourd'hui des Gens de Lettres qui blament ces sortes de recherches, & qui les traitent presque de passe-tems puérile de gens désœuvrés. J'ai vû quelques traits là-dessus dont je dois vous faire part.

On a imprimé en Hollande pendant quelques années le *Journal Universel*, qui finit avec l'an 1748. Cet Ouvrage périodique étoit fort bien écrit. Il rouloit principalement sur les Nouvelles Eclésiastiques, & sur les mauvaises affaires fuscitées aux Jansénistes

en

* Lib. II. cap. 2.

en France. On y trouvoit auffi des Nouvelles Littéraires, & des Extraits parfaitement bien tournés des Livres nouveaux. Je fus fort furpris de trouver un jour dans ce Journal beaucoup de mauvaife humeur contre les Obfervateurs d'Infectes. Il s'agiffoit de faire conoitre un Ouvrage de ce genre.

„ On continue, dit-il, à anatomifer la
 „ Nature jufque dans fes plus petites parties. Par un contraste qui met les caprices
 „ & la bizarerie de l'efprit humain dans
 „ tout leur jour, les plus grands Génies
 „ ont précifément choifi pour objet de leurs
 „ Etudes, de leurs Veilles & de leur Admiration, des fujets que leurs Prédéceffeurs
 „ avoient jugé d'autant moins dignes de
 „ leur attention, qu'ils paroiffoient, & paroiffoient encore à bien des gens, n'en mériter aucune. Dans le Siècle paffé, l'Univers entier, ce vafte & immense composé
 „ du Ciel & de la Terre, a ocupé les *Gaffendi*,
 „ les *Des Cartes*, les *Newton*. Mais à quoi
 „ s'ocupent les Philofophes de nos jours?
 „ A observer pendant des Années entières
 „ une Mouche, une Araignée, une Fourmi.
 „ Ils font même tellement remplis d'admiration pour ces petits objets, que non-
 „ feulement ils en négligent les sublimes
 „ fujets qui faifoient la matière des Médi-
 „ tations

„ tations de leurs Prédécesseurs, mais re-
 „ gardent même avec dédain leurs Systèmes,
 „ & ne changeroient pas une précieuse patte
 „ d'Araignée, contre toute la Philosophie de
 „ *Des Cartes*, & la Métaphisique de *Mal-*
 „ *branche*. Quel contraste! En fut-il jamais
 „ de plus singulier, de plus bizarre, & qui
 „ caractérise mieux la fole-inconstance de
 „ l'Esprit humain?

*Voilà l'Homme en éfet, il va du blanc au noir.**

DES PRE'AUX.

Il est surprenant que ce Journaliste qui
 étoit en Hollande, où la découverte du Po-
 lippe d'Eau douce faite par Mr. *Tremblei* de
 Genève, faisoit tant de bruit depuis quel-
 que tems, & lui faisoit tant d'honneur, ait
 osé ainsi manifester son chagrin contre l'étude
 des Insectes. Au lieu de disputer avec lui &
 de le contredire, je me contenterai de vous
 transcrire ici ce qu'un véritable Connoisseur
 écrivoit à une Dame sur les prodiges mer-
 veilleux du Polipe.

„ J'ai une Nouvelle à vous apprendre;
 „ mais une nouvelle importante. Un chétif
 „ Insecte vient de se montrer au monde,
 „ & change ce que nous avions crû jusqu'à
 „ pré-

* Journ. Universel, Février 1747. p. 176.

„ présent être l'ordre immuable de la Na-
 „ ture. C'est le plus étonnant Spectacle qui se
 „ soit jamais présenté à l'œil humain, une
 „ Découverte en un mot qui déconcerte
 „ toute la Nation des Raifoneurs. Il est
 „ question d'un Phénomène qui dure de-
 „ puis le comencement du Monde, qui étoit
 „ avant la Création de l'Home, & qui de-
 „ puis a toujours été sous sa main. Il n'a ce-
 „ pendant été bien connu que depuis cinq ou
 „ six ans. La découverte en est due au hazard;
 „ mais ce hazard feroit pour nous encore en
 „ pure perte, s'il ne s'étoit présenté d'abord
 „ à un Amateur de l'Histoire des Insectes, &
 „ à un Observateur intelligent, digne que la
 „ Nature lui découvre ses Secrets. Ce Phé-
 „ nomène est un *Polipe*, Animal vivant que
 „ deux propriétés singulières rendent digne
 „ de nôtre empressement à le conoitre.

„ La Ire. est de naître par une voie qui
 „ n'a rien de comun avec toutes celles que
 „ nous conoiffons. Il engendre à la manière
 „ des Plantes. Ses petits tout formés sortent
 „ de toute la Surface de son Corps, come
 „ les Peintres représentent *Eve* sortant du
 „ côté d'*Adam*. Ils restent quelque tems
 „ après leur naissance debout & implantés
 „ par leur partie inférieure. Pendant que
 „ ces premiers Enfans paroissent achever de
 „ nai-

„ naitre, ils en font déjà d'autres sembla-
 „ bles à eux, qui en font encore come les
 „ premiers, en sorte que le Père de toutes
 „ ces productions est Grand Père avant que
 „ d'avoir enfanté son premier-né. Il est à
 „ la lettre un Arbre Généalogique. C'est un
 „ Tronc d'où la Famille sort, come les
 „ Branches sortent d'un Arbre. Aussi l'a-t-on
 „ pris souvent pour une Plante aquatique.
 „ La 2de propriété n'est pas moins ad-
 „ mirable. Ce qui doneroit la mort à d'au-
 „ tres ne sert qu'à le multiplier. Les ci-
 „ feaux, les couteaux, les canifs font pour
 „ lui des instrumens bienfaisans, lors qu'on
 „ pense en faire usage pour le détruire.
 „ Qu'on le coupe en 10. 20. 30. 40. par-
 „ ties, on n'a fait autre chose que de faire
 „ autant de Polipes d'un seul. Hachés le
 „ menu, si vous voulés, come chair de
 „ pâté, cela lui est indiférent. Ce qui se-
 „ roit une cause de mort pour tout Etre
 „ vivant, est source de vie pour lui. Cha-
 „ que parcelle séparée du tronc, devient
 „ en peu de tems un Animal aussi complet
 „ que celui dont-elle a été tirée. Qu'on
 „ sépare la Tête du Corps, ce Corps décapité
 „ fera se faire en peu de jours une Tête
 „ nouvelle, come la Tête séparée fera se
 „ faire un Corps nouveau. Ce que la Fable

tes les matières depuis le Cèdre jusqu'à l'Hi-
fope. On a des Histoires à l'infini. Il n'y a
pas de si petite République qui n'ait la sien-
ne fort étendue. *On a même fait l'honneur aux*
Insectes, ajoute l'Anonyme, *de leur consacrer*
huit gros Volumes in 4to dont la Reliure sert
tout au moins d'ornement dans la Bibliothèque
des Curieux.

Vous savés, *Monsieur*, le cas que l'on
fait de cet Ouvrage de l'habile Académicien
de Paris. S'il est diffus, la raison n'en est pas
difficile à donner, c'est que la nombreuse fa-
mille des Insectes ne sauroit être décrite
exactement en peu de Volumes. Ce qui est
difficile à expliquer c'est qu'une semblable
raillerie se trouve dans les Mémoires d'une
Académie, établie pour encourager & per-
fectionner les Sciences.

Qu'un Militaire, nullement initié dans
l'Histoire naturelle, entrant dans une Bi-
bliothèque se récrie à l'aspect de 8. Volumes
fort épais sur les Insectes, on ne doit pas en
être surpris. Mais que ce soit un Membre
d'une Académie des Sciences qui fasse un sem-
blable jugement & qui traite si cavalièrement
un Ouvrage généralement estimé, c'est ce
qui doit nous étonner. Il y a quelque Mistè-
re là dedans que vous me dispenserez d'a-
profondir.

Après

Après avoir fait envifager l'étude des Infectes come une partie de la véritable Philofophie , il ne feroit pas difficile de faire voir encore qu'elle tient à la Réligion. Vous faves qu'un habile Home qui a doné un Traité fur les merveilles que renferment ces petits Animaux, a crû pouvoir l'intituler *la Théologie des Infectes*.

La Réligion gagne beaucoup à l'étude un peu aprofondie des Infectes. Elle gagne déjà à conoitre leur origine & coment ils naiffent. Les Anciens étoient dans une erreur dangereufe à cet égard ; ils les regardoient come une production du hazard. Telle matière corrompue , difoient-ils , fait voir des Vers & des Mouches ; peut-on douter que ces Animaux ne doivent leur existence à cette corruption. On pourroit conclure de même qu'un Cadavre de Cheval engendre des Corbeaux , parce qu'il arrive fouvent qu'on y trouve de ces Animaux voraces affemblés. L'erreur des Anciens a été pouffée fi loin , qu'ils ont crû pouvoir faire naitre des Infectes artificiellement , & qu'ils nous ont laiffé des Recettes pour cela.

Les Anciens n'avoient pas fenti les conféquences de ce fentiment , qui font affurément des plus dangereufes. C'eft ataquér les fondemens de la Religion que de préten-

dre que des Corps organisés, où tout est fait avec dessein, & conduit avec sagesse, ont pû être produits par le hazard, ou par la simple combinaison des mouvemens de la matière. C'est nous enlever la preuve la plus sensible, la plus à portée de tout le monde, qu'il y a un premier Etre infiniment puissant, & infiniment sage qui a créé cet Univers. Si l'œil & les autres organes d'un Animal ont pû être l'effet du hazard, nous n'avons plus besoin d'une Cause intelligente pour l'admirable Structure des Corps organisés. Voilà les absurdités, & les conséquences funestes de l'opinion des Anciens qui regardoient les Insectes, come les Enfans de la corruption & de la pourriture des autres Corps.

Nos Naturalistes modernes, mieux instruits qu'on ne l'étoit autrefois, ont donné aux Insectes une origine plus noble & plus vraie en même tems. Ils ont reconu & démontré par des Observations bien constatées, que la génération de ces petits Animaux est aussi bien réglée, & d'une uniformité aussi constante que celle des Oiseaux & des autres animaux. C'est au célèbre *Rédi* que nous devons principalement la découverte de la véritable production des Insectes.

Il me semble qu'il y a une autre extrémité

à éviter qui est directement opposée à l'erreur des Anciens , c'est de chercher dans les Insectes des preuves en faveur de la Religion, qui n'ont pas toute la solidité qu'on voudroit leur donner. Je vais développer plus clairement ma pensée.

Bien des Auteurs ont trouvé dans les métamorphoses des Insectes une preuve ou au moins un indice de la possibilité de la Résurrection de nos Corps. Le Père *Malbranche* lui même avoit jugé que cette transformation merveilleuse nous conduisoit à croire ce Dogme important de la Révélation. On avoit trouvé beaucoup de ressemblance entre le changement qui arrive dans une Chenille devenue Papillon , & ce qui nous arrivera après nôtre mort. Mr. de *Réaumur* ne s'accommode pas de cette espèce de preuve. L'Animal transformé n'a point cessé de vivre , dit-il. Tous les membres du Papillon étoient renfermés dans la Nimphe d'où il est sorti. L'Insecte qui nous semble métamorphosé avoit été simplement envelopé d'une espèce de Surtout organisé , sous lequel il a cru , & qui nous déroboit sa véritable forme. Il conclut qu'il n'y a donc point là de Résurrection, mais un simple développement.

Cela est vrai à parler à la rigueur. Mais je croi que vous conviendrés aussi , *Monsieur*,

qu'à parler un peu plus populairement, on peut trouver là dedans une image, une ombre de la Résurrection glorieuse de nos Corps. J. C. & les Apôtres nous ont donné diverses figures de ce genre. Le grain qui tombe en terre, qui y pourrit en quelque sorte, qui y germe & qui reparoit ensuite, est chez eux un Simbole frappant de ce que deviendront nos Corps. Mais de toutes les images qu'à employées l'Écriture Ste. aucune n'est caractérisée par des traits aussi ressemblans, que la transformation des Insectes. Un Animal vil, rampant & même hideux, se dépouille de tout, se fait un Tombeau, s'y ensevelit, & nous paroît entièrement privé de vie. Après un long intervalle, il sort de ce Tombeau un nouvel Animal, léger, agile, ailé, qui semble ne tenir plus à la terre, qui au lieu de sa difformité précédente, brille souvent des plus belles couleurs, paroît doré, argenté & orné de ce qu'il y a de plus riche.

Il n'y a pas là une Résurrection proprement dite, je le veux. Ce changement est dans l'ordre de la Nature, & ne doit point être regardé come un véritable miracle, j'en conviens; mais je n'en suis pas moins persuadé qu'il y a quelque chose de merveilleux dans cette Transformation, & qu'elle doit
n'ai-

m'aider à concevoir celle qui arrivera à nos Corps après cette Vie.

On a fait là dessus une Remarque, *Monsieur*, que je vous prie de bien peser. C'est qu'il ne faudra en quelque sorte, que la puissance de Dieu pour nous ressusciter. Il en faut aussi beaucoup pour opérer les métamorphoses des Insectes, mais elles demandent aussi beaucoup de Sagesse. Quelle intelligence ne demande pas la suite des Opérations qui élèvent une Chenille de l'état de Crisalide à celui de Papillon ? Le Miracle de la Résurrection nous coute moins à concevoir que les progrès merveilleux de cette Transformation.

Tenons nous en donc à dire qu'il y a au moins là dedans quelque chose de bien propre à nous donner l'idée d'une Puissance & d'une Sagesse capable d'opérer les plus grands Miracles. La transformation des Insectes ne peut qu'être regardée come le plus surprenant de tous les Phénomènes de l'Histoire naturelle. On ne sauroit assez admirer l'art avec lequel le Créateur a composé les Machines des Insectes qui ont à subir ces transformations.

En général il n'y a aucun de ces petits Animaux qui nous paroissent vils, ou même importuns & incomodes, qui ne con-

tienne des Merveilles fans nombre, dans la variété & la délicatesse de ses organes, dans le choix qu'il fait de tout ce qui lui est utile, & dans l'attention à éviter tout ce qui lui est contraire, & dans les précautions qu'il prend pour se perpétuer. Plus les Insectes sont petits, plus nous devons admirer l'art de l'Ouvrier qui a su arranger dans un si petit espace, toutes les parties nécessaires à la vie, & à produire mille mouvemens différens. La plupart des Insectes, outre ce qui est nécessaire à leur conservation, sont émaillés de riches couleurs, come je l'ai déjà remarqué, chargés de parures & d'ornemens, & embellis de mille manières. C'est l'Abé *Du Guet* qui me fournit cette sage conclusion, dans son *Ouvrage des six jours*.

Je dois cependant reconoitre ingénument avant que de finir, que la découverte du Polipe d'eau douce a donné lieu à une Objection contre la spiritualité de l'Ame. Vous n'ignorez pas sans doute, qu'un Philosophe Suisse a composé un gros Ouvrage pour prouver que la matière peut penser, & il appuie beaucoup sur les singularités du Polipe pour prouver sa Thèse. C'est son Cheval de bataille, & il se croit monté
avan-

avantageusement pour combattre ses Adversaires. Il ne me reste pas assez d'espace pour entamer cette dispute. Je vous renvoie à ce qui a été écrit dans différens Journaux contre ce dangereux Système. D'ailleurs ces Questions métaphisiques sur la nature de l'Ame sont un peu trop relevées pour moi. Il ne me convient pas de prendre un vol si haut. La place que vous m'avez assignée c'est celle de ramper avec la *Fourmi* & de vous décrire son petit ménage. Mais ce sera pour une autre fois. Vous devés être las de lire, & moi d'écrire. Je suis &c.





E X T R A I T

*D'un Livre qui a pour Titre, LA GRAN-
DEUR DE DIEU.*

Remarques sur ce Poème, & sur la Providence.

Multa latent in majestate Naturæ.

L'Eloge de la Poésie, que l'on a lû avec plaisir dans vôtre Journal, a fait voir qu'elle n'étoit pas moins propre à examiner avec noblesse les grandes choses, qu'à peindre avec délicatesse les plus petites. Les Matières les plus sèches & les plus abstraites de la Philosophie ont perdu, entre les mains de nos bons Poètes, ce qu'elles avoient de sec & de raboteux; l'on peut dire qu'ils ont, en quelque sorte, transporté le Licée sur le Parnasse; & qu'ils ont étendu l'Empire de la Vérité en l'ornant de toutes les richesses de la Poésie.

Dans le Siècle passé, l'Abé GENEST mit en Vers, avec beaucoup de succès, la *Philosophie de Descartes*: Dans celui-ci Mr. DE VOLTAIRE a fait le même honneur au Siftè-de NEWTON, sans être rebuté par les difficultés

cultés du sujet. Un Génie supérieur peut surmonter tous les Obstacles. Quand on possède bien la Langue, la matière que l'on traite & les règles de la Poésie, on n'a pas de peine à exprimer clairement & énergiquement en Vers, ce qui se peut expliquer en Prose.

Il n'y a que quelques Années que l'Illustre RACINE, digne de succéder à la réputation de son Père, come à son nom, nous a donné deux Poèmes, l'un sur la *Grace*, l'autre sur la *Réligion*, où il a traité en Maître les Questions les plus délicates & les plus profondes; & où, d'un vol hardi, il s'est élevé jusq'à la plus Sublime Théologie. Feu Mr. le Cardinal DE POLIGNAC a crû, que pour renverser l'Edifice brillant, mais dangereux, que le Poète *Lucrèce* avoit élevé, il faloit se servir du secours des Muses; & le combattre, pour ainsi dire, avec ses propres Armes. L'Incrédule s'est vû enlever ses Trophées. Heureux! s'il donc gloire à la Vérité, dont sa défaite est le Triomphe! Nous avons aujourd'hui une excellente Traduction de ce Poème; & les moins Savans sont à portée de voir, que si la Réligion a été ataquée dans tous les tems, & dans tous les Pais, elle a aussi trouvé dans tous les Siècles, & chés toutes les Nations, de puissans Défenseurs,

&

& que pour vaincre elle n'a eu qu'à se montrer.

J'ai dessein, *Messieurs*, de vous donner à présent une idée d'un autre Poëme, non moins propre à confondre l'Incrédule; où les preuves de l'existence d'un Dieu, sont mises, en quelque sorte, sous nos yeux, & où la Philosophie s'élève en éfet, jusqu'à la plus sublime Théologie. Ce Poëme a pour titre; *La Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature*. Cet Ouvrage, imprimé cette Année, a pour Auteur Mr. DULARD, de l'Académie de *Marseille*, & l'on peut assurer qu'il lui fait honneur par ses lumières & par ses talens: Je ne citerai que quelques Morceaux de son Poëme, par lesquels on pourra juger de son Génie & de ses Connoissances; on verra par là, que pour plaire & pour instruire, la Poësie n'a pas besoin du secours de la Fable; & que lors qu'elle est aidée de la Religion, elle acquiert une force & un éclat digne d'elle. Ses leçons sont alors bien supérieures à toutes celles de la Sageffe humaine. *Socrate*, *Cicéron* même, soutenu de toute la pompe de son Eloquence, n'ont jamais instruit les Hommes avec autant d'efficacité & de succès. J'entre en matière. Voici coment nôtre Auteur comence son Poëme.

J'expose

*J'expose dans ces Vers le plus grand des Spectacles.
 Je peins l'Être Infini, qui fécond en Miracles,
 D'un mot créa les Cieux, & la Terre & les Mers.
 O Toi, Puissant Moteur de ce vaste Univers!
 Toi, dont l'Intelligence illimitée & sage,
 Se joüoit en formant cet étonnant Ouvrage;
 Qui ne voit rien de grand, rien de parfait que
 Toi;
 Et qui fait tout fléchir sous Ta suprême Loi:
 De Ton soufle inéfable échaufe mon Génie:
 J'entreprends de chanter ta Sageffe infinie.*

Il me paroît qu'on auroit pû éviter la répétition du mot *infini*, qui revient deux fois; l'épithète *inéfable* ne me semble pas assez claire, j'aimerois mieux, *De ton soufle Divin. En formant cet étonnant Ouvrage.* Ce Vers est un peu dur, parce que les sons *en*, sont rudes à l'Oreille, & étant réitérés, ils forment une monotonie désagréable. Je ne me fais aucune peine de relever les petites fautes qui sont échappées à Mr. *Dulard*, & que je rencontre sur ma route; elles sont rachetées par un si grand nombre de beautés, que ces petits défauts ne sauroient nuire à sa réputation. Ainsi, mon dessein n'est pas de flétrir ses Lauriers; je voudrois seulement les tailler, afin qu'ils en soient plus beaux.

Continuons nôtre Examen. Nôtre Auteur

a semé son Poeme de Réflexions morales & d'Eloges. Voici celui du Prince de *Conti* qu'il a inferé dans le Tableau qu'il fait des Montagnes, en particulier, de celles qu'on nomme *Cordillières*,

*Quel est ce long tissu de Masses monstrueuses ,
 Qui cachent dans les Cieux leurs cimes sour-
 cilleuses ,
 Et dont le front, sous lui, voit former ces vapeurs
 Qui du bruïant Tonnerre enfante les horreurs.
 A tes yeux, Almagro *, ces Monts inaccessibles ,
 Ofrirent autrefois des Corps incorruptibles ;
 Qui , glacés par le froid , paroïssent animés ;
 Sur qui leurs traits encor étoient même imprimés ;
 De Glaçons éternels , de Neiges entassées ,
 Les pointes de ces Rocs sont toujours hérissées ,
 Souvent enfin, au pié de ces superbes Monts ,
 On voit en frémissant des Abîmes sans fonds.
 On voit sur leurs sommets dans les Airs se ré-
 pandre
 Des tourbillons de feu , de fumée & de cendre.
 Mais leur penchant , semé de Vallons verdoïans ,
 N'ofre que Champs féconds & Bocages rians :
 Monts , fiers Rivaux de ceux qu'un Héros in-
 vincible ,
 A fait choir sous les coups de la Foudre terrible ;
 Des Alpes , dont l'orgueil vient d'être anéanti ,
 Qu'ont forcé seulement Annibal & Conti.*

Je

Je ne fai si l'on peut dire, même avec cette noble hardieffe dont la Poésie fait une beauté, qu'un Héros a fait choir sous les coups de sa foudre, l'orgueil des Alpes; cela ressemble affés à ce Vers de la Pharfale de *Brébeuf*,

*De Morts & de Mourans cent Montagnes
plaintives.*

L'hiperbole, & les figures audacieufes dégénèrent en petiteffes, & ont quelque chose de ridicule, quand elles font outrées, & qu'elles sortent de la vraisemblance. D'ailleurs chacun fait que les François, conduits par le Prince de *Conti*, dont la haute Valeur égale la grandeur du nom qu'il porte, furent bientôt obligés de reculer & de repasser les *Alpes*; peut-être que jamais ils n'auroient pû forcer cette *redoutable Barrière*, come l'appelle nôtre Auteur, si les Gènois ne leur euffent ouvert les portes de l'*Italie*.

Dans la peinture des Montagnes que nous venons de lire, & qui est belle, l'Auteur a fait une Note au nom *Almagro*; come elle m'a parû curieufe, je vai la rapporter;

*Les Cordilières font, suivant les Geographes modernes, les plus hautes Montagnes qu'il y ait sur la Terre; leurs fomets font la plupart au
dessus*

dessus de la moyenne Région de l'Air ; & le froid est si excessif à une certaine hauteur , qu'il tue les Homes & les Animaux. Il gèle les Corps & les durcit tellement qu'ils ne se corrompent point. Au rapport de Zarete , Dom Diegue d'Almagro allant découvrir le Chili en 1534 vit périr de froid dans ces Montagnes plusieurs de ses Soldats ; lors qu'il y repassa 5. Mois après , au fort de l'Eté , il trouva leurs Corps encore debout , apuiés contre des Rochers , & aussi frais que s'il n'y avoit eu que quelques moments qu'ils eussent expiré. Il y en avoit même qui tenoient encore la bride de leurs Chevaux. La cause de cette incorruptibilité est toute phisique. Ces Montagnes , par leur extrême élévation , sont inaccessibles à la chaleur , à la pluie & aux Insectes , principes de la putréfaction des Corps organisés.

Cette Note n'est pas la seule Remarque curieuse qu'on trouve dans cet Ouvrage : Il y en a une à l'ocasion des Eclipses de Lune , qui n'est pas nouvelle , mais qui est bien propre à faire sentir les dangers de la Superstition : La voici : Thacidide rapporte , que la veille du fameux Combat qui fut donné dans le Port de Siracuse , il y eut une Eclipsé de Lune , laquelle éfraïa extrêmement la Flote des Athéniens , qui assiégeoient cette Ville. Nicias , leur Général , prit l'Eclipsé à mauvais augure , & suspen-

suspendit par Superstition la Retraite qu'on avoit prudemment résolu de faire la Nuit même. Ce délai occasiona le Combat du lendemain, où les Athéniens furent entièrement défaits. C'est bien à cette superstition ridicule qu'on peut appliquer le fameux Vers de Lucrece,

Tantum Religio potuit suadere malorum.

Tant un Culte indiscret peut enfanter de maux !

Il est certain que la terreur, causée par la Superstition, a souvent des effets bien funestes. Les Romains attribuèrent à cette terreur la défaite de *Crassus*, causée, à ce qu'ils croioient, par les Malédictiones que le Tribun *Manilius* avoit prononcée contre lui ; lors qu'il partit pour faire la Guerre aux Parthes. La crainte peut non seulement afoib'ir le courage, mais encore produire les plus grands ravages, dans nôtre foible Machine. L'Illustre de *Thou* raporte, qu'un Home qu'on avoit condanné à mort, fût tellement éfraié, que, dans l'espace de la Nuit qui précéda son exécution, ses Cheveux, qui étoient parfaitement noirs devinrent tout blancs ; un autre rendit une sueur de sang, étant dans le lieu de son suplice. Mais revenons à nôtre Poète. Voici la peinture qu'il fait de la Rose, acompagnée d'une petite fiction, à

l'ocasion de la *Renoncule*, la seule, dit-il, qu'il se soit permise.

*Et toi, Reine des Fleurs, que des pointes pi-
quantes,
Arment contre les mains à te cueillir ardentes,
Toi, qui n'ouvre ton sein qu'au soufle des Zé-
phirs,
Qui du vif Papillon sait fixer les désirs,
Que ton parfum exquis, ton éclat & tes charmes
Forcent toutes les Fleurs à te rendre les Armes;
Faut-il qu'un même jour te voie épanouir;
Briller à nos regards, & sécher & mourir?
Et toi, superbe Fleur, en tous lieux renommée,
Que la France reçût des mains de l'Idumée*,
Lors que par la valeur du plus Saint de nos Rois,
Les Ondes du Jourdain coulèrent sous nos Loix:
Quels desseins variés, que de graces naïves,
En toi sont réunis aux couleurs les plus vives!
Dès que tu vis le jour, l'éclat de la beauté,
De la Reine des Fleurs abatit la fierté:
Elle craignit de perdre & sa gloire & l'Empire.
Près de Flore elle sût s'appuier de Zéphire.
Mais Flore en te privant d'un parfum précieux
Te conserva le droit de charmer tous les yeux.*

A l'ocasion de l'Eloge que nôtre Auteur
fait

* La *Renoncule* a été aportée, dit-on, de
Tripoli en Sirie, dès le tems des Croisades.

fait du Chien, il rapporte une Histoire singulière, citée par *Scaliger* & par le Père *Montfaucon*. Le Chien d'*Auberi de Montdidier*, témoin de l'affassinat de son Maître, pour suivit par tout le Meurtrier, en aboiant sans cesse contre lui, & même en tâchant de le mordre. Cet acharnement fit naître des soupçons, qui, fortifiés par d'autres indices, déterminèrent les Juges à procéder par la voie du Duel, espèce d'épreuve fort en usage dans ce tems là. Le fait se passa en 1371, Il fût décidé que *Macaire* & le Chien combatroient en champ clos. L'accusateur entra dans la lice, n'ayant pour défenses que ses Armes naturelles. L'accusé armé d'un bâton, parût sur l'Arène; & ce Duel d'espèce toute nouvelle, comença en présence de CHARLES V. Roi de France, & de toute sa Cour. Il se termina à l'honneur du Chien, & le Vaincu fût livré come coupable, à la rigueur des Loix.

Mr. *Du Lard* nous peint les graces de l'Imagination & ses écarts,

*L'Imagination, dans son feu véhément,
Ne feint pas, je le sai, toujours si sagement.
Souvent elle s'échape, & sa fougue indiscrete,
Son délire éfrené dégradent le Poëte.*

Tout n'est alors que traits bizarres, mal tissus;

*Qu'éclairs éblouissans de chaleur dépourvus ,
Que marche irrégulière , en chûte trop féconde :
Sans règles , sans méthode , elle erre vagabonde.
S'égare en nous peignant le premier des Césars ,
Dans les Champs de Pharsale affrontant les
hazards.*

*De l'Auteur du Roland , elle outre les peintures ,
Et de l'Homère Anglois* grossit trop les figures.*

*Aux égaremens de l'Imagination , nôtre Au-
teur opose les règles de la Raison ,*

*Trop heureux l'Ecrivain dont un Guide si sage ,
Gouverne le Génie , & dirige l'Ouvrage ;
Méthodique , il lui dicte un plan judicieux.
Il lui fait rejeter les écarts trop fougueux.
Les jours entortillés , les figures outrées ,
Les faux brillans , l'enslure , & les beautés
plâtrées.*

Ces riens ingénieux , avec art façonnés . . .

On peut dire que la Raison , jointe au feu de l'Imagination , a dirigé l'Ouvrage de nôtre Poète , dont je ne citerai plus que quatre morceaux. La Raison est une faculté de l'Ame , mais l'Ame elle même qu'est-elle ? Question affés difficile à résoudre. Il est surprenant que cette partie de nôtre Etre , qui est l'Origine de nos Facultés ; qui constitue nôtre

* Milton.

nôtre Essence, en un mot, qui nous fait ce que nous sommes, soit précisément ce que nous conoissions le moins; mais si nous ne conoissions pas clairement la nature de nôtre Ame; du moins ne pouvons nous pas douter de son immortalité;

*Un Etre si parfait, & qui par son essence,
N'est que vie & chaleur, lumière intelligence;
Dans la Nuit du Néant doit-il être plongé,
Quand des Liens du Corps il sera degagé?
Loin cette fausse idée, à l'Ame injurieuse!
Son immortalité n'est pas même douteuse.
Tout parle en sa faveur, & son activité
Et les Arts découverts par sa sublimité,
L'Infini qu'elle embrasse, & ces élans de flamme;
Vers l'Etre de mon Etre, & l'Ame de mon Ame.*

Nôtre Auteur nous dit que les bornes de nos Conoissances sont un remède à nôtre orgueil. *L'Homme seroit trop vain, s'il pouvoit tout conoitre.* Nous ne voyons que la surfacé des Opérations de la Nature; les ressorts secrets par lesquels elle agit, sont inaccessibles à nos yeux. *Omnia incerta ratione, & in Natura majestate abdita.* C'est trop dire, selon moi: Nous ne conoissions pas tout; mais aussi tout ne nous est pas caché. Nous conoissions assés, pour conoitre nos Devoirs, la Puissance,

& la Sagesse du Créateur. Nous ne conoiffons pas affés, pour nous en orgueillir de nos lumières. Nôtre ignorance doit humilier fagement nôtre Amour propre, & nous retenir dans de justes bornes; mais nos conoiffances nous élèvent au dessus des Bêtes, nous font sentir la noblesse de nôtre Origine & de nôtre destination; elles nous rendent propres à exercer les Sciences & les Beaux Arts. Mr. *Du Lard* lui même avoue que nos conoiffances, toutes foibles, toutes imparfaites qu'elles font, entrent dans les vûes & dans les desseins de Dieu; qu'elles contribuent à la beauté de son plan.

*Dans le sein des Cités je vois naitre les Arts ;
Des Talens variés, quel heureux assemblage !
A la Societé châcun d'eux rend hommage.
Et de l'Home au travail, par le besoin plié,
L'Esprit plus inventif semble multiplié.*

Pour mortifier nôtre vanité il n'y a qu'à réfléchir sur le peu de succès de la Philosophie ancienne: Elle découvroit à la vérité, la honte des Passions; mais elle n'apprenoit point à les vaincre. *Ses Préceptes pompeux*, dit l'illustre *Maffillon*, *faisoient plutôt l'éloge de la Vertu qu'ils n'étoient le Remède du Vice.* Pour en triompher il faut une lumière plus sûre; il

il faut des motifs plus nobles & plus efficaces ; il faut une Sageſſe bien ſupérieure à celle des Hommes.

Le Duel n'eſt-il pas l'écueil des Législateurs les plus judicieux ? Enfant de la colère & de l'orgueil ; foutenu par la vengeance & par la mode, quelle digue à t'on pû lui oſer !

*Sans reſpecter les Loix , ſon Glâve ſanguinaire,
Venge cruellement un affront arbitraire.*

Se piquant d'étaler une fauſſe valettr

Il transforme en Achille un vil Gladiateur.

Le Jugement, qui devroit s'oſer à ſes ravages, eſt ſéduit & entraîné par la Coutume, & par un vain Point d'honneur ; c'eſt cependant de toutes les facultés de l'Amé la plus néceſſaire à l'Home ; elle eſt auſſi celle qui contribue le plus à l'ordre & au bien de la Societé. Voiei come le dépeint nôtre Poete,

*Oſons le Jugement ſous les plus nobles traits ;
Et voïons le aux Humains prodiguer ſes bienfaits.*

En vrai Législateur il ſert la République ;

Dans le ſein des Cités , prévoiant , il s'applique,

A maintenir la paix & l'ordre & le repos :

Loin d'elles, ſa prudence écarte les fleaux.

Sa vigilance active entretient l'abondance ;

De Thémis au Sénat il règle la balance.

*Mais son plus noble Champ, c'est le Conseil des
Rois :*

*Minerve, ta Sagesse y parle par sa voix :
Ses Avis décidant de la Paix de la Guerre,
Font présenter l'Olive, ou lancer le Tonnerre.*

Les Vers que je viens de citer ne sont pas les plus beaux du Livre ; mais il est presque impossible que tout soit égal. Celui-ci par exemple, n'est point régulier, outre qu'il est dur & profaïque,

Dans le sein des Cités, prévoiant, il s'applique.

Le sens demeure suspendu, & il convient qu'il soit terminé à la fin de chaque Vers ; *Thémis & Minerve* sont ici des noms allégoriques, qui se prennent pour la Justice & pour la Prudence ; ces figures peuvent donner de la vie & du sentiment à la Poésie ; mais il en faut user très sobrement, dans un sujet come celui-ci ; il me paroît que la Religion est trop pure & trop sainte pour souffrir le mélange de la Fable ; la Vérité est assés belle pour se passer des faux ornemens que lui prête le Mensonge ; elle plait suffisamment par sa propre beauté.

Ces Vers me rapellent le Discours que vous avés imprimé dans vôtre Journal, il n'y

a pas long-tems, & qui a été fait au fujet de la Question, propofée par l'Acad. Royale de Berlin; l'Auteur fe rencontre avec Mr. *Du Lard*, en ce qu'il a fait voir que les Sciences contribuent à la prospérités des Sociétés, au bonheur de l'Home, au maintien de l'ordre phifique & de l'ordre moral. Il me paroît qu'il a omis quelques idées néceffaires. Il me permettra d'y fupléer par quelques Réflexions, qui pourroient fervir en quelque forte de Récapitulation & de Conclusion de fon Discours.

Tous les Evénemens font distribués par une fage Providence, & au milieu de toutes les viciffitudes du Monde, les grands principes de la Religion fubfiftent, come une barrière inébranlable, qui s'opofe à l'impétuofité de l'Erreur & des Paflions. Cette même Providence fe cache, pour ainfi dire, derrière les Homes, pour laiffer paroître leurs bones & leurs mauvaises qualités, parce qu'elle veut que les Talens & les Vertus s'exercent, & qu'en atendant une récompense plus précieufe, qu'elle leur destine, ils reçoivent, même fur cette Terre, le prix que les Homes font capables de leur doner: C'est ainfi qu'elle fit naitre *Romulus*, avec les qualités néceffaires à fonder un puiffant Empire, & qu'elle dona à *Numa Pompilius*, l'un de
les

ses Successeurs, toutes les qualités propres à conserver & à affermir, ce que les Victoires du premier n'avoient fait, en quelque sorte, qu'ébaucher. C'est ainsi qu'elle se manifeste aussi quelque fois pleinement, & qu'après avoir appelé *Cirrus*, par son propre nom, long-tems avant sa naissance, elle lui donne en partage l'activité, la prudence, & la plus haute valeur, pour se rendre digne de devenir le Libérateur du Peuple Hébreu. Rien ne s'oppose aux Conquêtes d'*Alexandre*; il franchit, come un Torrent tous les obstacles; toutes les Nations ploient devant lui; la Terre même se tait en sa présence, come s'énonce l'Ecriture. Mais ce grand Conquérant n'est cependant qu'un foible Instrument entre les mains de la Providence, qui s'en sert pour châtier la mollesse d'un Peuple perdu dans la Volupté, & pour préparer les voies aux Evénemens arrêtés dès la Création du Monde.

Si nous suivons le fil de l'Histoire, nous trouverons de tous côtés des preuves d'une Providence, dont la main se cache & se montre alternativement, selon qu'il est nécessaire pour la conduite de ses desseins. Je n'en citerai que quelques traits: L'on verra que les Evénemens les plus importans naissent quelquefois des plus petites Causes,

&

& se tournent d'une manière si imprévue, qu'ils surprennent souvent les Spectateurs; CHARLES I. Roi d'Angleterre, étoit victorieux, l'Armée Parlementaire étoit défaite; tout s'écarte, tout fuit; un seul Home arrête les Fuiars, les ramène dans leur Camp, les rassure, les engage à tenter de nouveau la fortune; la Bataille se donne le lendemain; l'Armée victorieuse comence à plier à son tour; & ce Roi qu'on croioit rétabli, se trouve détruit, perdu sans ressource, & porte quelque tems après sa tête sur un Echaufaut.

Suivons l'Usurpateur, à qui il ne manquoit peut-être qu'un titre légitime, pour mériter la Courone; il change la Constitution & la face de l'Etat; le Peuple le plus jaloux de ses droits & de sa liberté, les lui abandonne; devenu tout à coup docile & obéissant, il semble avoir changé de nature & de caractère: Mais un grain de sable se glisse dans la vessie du Conquérant; il meurt; son Fils tâche de succéder à son autorité; ses Partisans font leurs efforts pour le soutenir; mais il se forme en *Ecosse* un Nuage qui le menace; ce Nuage grossit peu à peu; il tombe enfin, l'Edifice élevé à grand fraix s'écroule avec celui qui en étoit l'appui. L'Héritier légitime monte sur le Trône; & il doit son

son élévation à un Home qui pour l'y élever, prend tout à coup des qualités qui lui étoient étrangères. Rendu à lui même, on ne reconut plus dans le Duc d'*Albermale*, l'activité, la noble & prudente valeur, les vucs fines & bien concertées qui avoient illustré le Général *Monck*.

On pourroit mettre encore au rang des Evénement merveilleux, la Flote invincible de *Philippe II.* Roi d'Espagne, qui sembloit devoir prendre, come d'un coup de filet, & l'Angleterre & la Hollande; & qui dissipée par les Vents, éfraie de ses débris ceux qu'elle avoit menacés par l'apareil de ses Armes.

Que ne pourroit-on pas dire de l'Armée innombrable de *Xerxes*, Roi de Perse, dont les Soldats, comptant marcher à une conquête certaine, couvroient déjà la Grèce entière; cependant, ils ne peuvent tenir en présence d'une poignée de *Grecs*. Ils fuient, come si une soudaine terreur les avoit frappés; la Mer qu'ils vouloient braver par la multitude de leurs Vaisseaux, & par les Chaines dont ils la menaçoient de l'affujettir, semble rire, à leur retour, de leur honte & de leur défaite.

La Providence fait naitre un Prince avec des qualités si supérieures à celles des autres Homes, qu'elle semble le désigner elle même
pour

pour leur comander, & que ses Sujets le choisiroient eux mêmes pour leur Souverain, s'il ne l'étoit pas. Après cela, on n'est plus étonné de la rapidité de ses Conquêtes & du nombre de ses Victoires ; on n'est plus surpris de voir que les vaincus se félicitent eux-mêmes de tomber sous l'Empire d'un Prince qui ne les sujuge que pour les éclairer & les rendre heureux. Monarque qui n'étend sa Domination que pour étendre celle de la Vertu & de la Vérité ; semblable à ces Nuées qui ne brouillent l'Air, que pour tomber en pluie & rendre la Terre féconde. Peut-on faire un meilleur usage des Bienfaits de Dieu, que de les répandre & les communiquer aux autres.

A l'égard des Devoirs que la conviction d'une Providence exige de nous, rien n'est plus naturel ni plus juste, que de marquer à Dieu, un profond respect, une parfaite soumission, & une reconnoissance sincère ; tous ces sentimens sont une suite de l'ordre & de la subordination que Dieu lui même a établi entre lui, & ses Créatures. *Plutarque* disoit, que l'on bâtiroit plutôt une Ville en l'air, que de former une Société, où il n'y eut ni ordre, ni subordination ; on peut dire aussi, que les Homes cesseroient plutôt d'être des Homes, c'est à dire des Etres libres & intelligens,

ligens, que d'être exemts des devoirs qui font une fuite de leur nature & de leur subordination ; mais ces devoirs, quelques absolus qu'ils soient, ne sont jamais en oposition avec ce que nous devons à la Société, dont nous sommes Membres. Ainsi les Juifs, qui se faisoient un scrupule de se défendre le Jour du Sabbath, contre d'injustes Agresseurs, manquant à ce qu'ils devoient à leur Famille, à leur Patrie, à eux mêmes ; manquoient également à ce qu'ils devoient à Dieu, qui est l'Auteur & le Protecteur des Etats & qui veut que nous fassions usage de nos forces & de nôtre industrie, pour les conserver. La véritable Pieté finit toujours où comence la Superstition. Le Fanatisme n'a eu, & n'a encore, que trop de pouvoir parmi les Homes ; on croit servir Dieu par une indolence qu'il condamne. A la ruine de la Société, on substitue ses propres fantaisies à sa volonté ; on croit être soumis à ses Ordres, lors qu'on n'obéit qu'à son propre penchant, & à ses préjugés ; loin de rougir d'un Vice réel, on en vient à ce point d'aveuglement, qu'on consacre ses fausses Vertus.

GENEVE.

RE



R E P O N S E

*De Mr. T** à la Lettre de Mr. D'ARNAUD
insérée dans le Journal de Novemb. p. 404.*

EN échange de vos Vers légers & délicats, vous n'aurez aujourd'hui de moi qu'une Prose tout unie qui ne sauroit avoir la vivacité & les graces de la Poésie. Mais les Muses ne prodiguent pas leurs Trésors à tout le monde; elles réservent leurs richesses pour leurs Favoris. On voit bien que vous leur plaisez, car elles vous ont ouvert toutes les sources de l'Hipocrène, & si elles n'inspirent que votre Cœur, elles le font du moins parler avec beaucoup d'esprit.

Aiant autant de lumières & de talens que vous en avés, je ne suis pas surpris que le Roi de Prusse ait souhaité de vous voir & de vous entretenir: Je suis persuadé que ce Prince fera aussi charmé de votre Conversation qu'il est content de vos Écrits. Plus on a de finesse de goût, & mieux on discerne le Mérite: Il n'appartient qu'aux Grands Hommes de juger des grands talens, & de les aprétier. Mais, *Monsieur*, en vous félicitant
du

du bonheur que vous aurés d'aprocher ce Monarque, plus illustre par ses vastes Connoissances, & par la délicatesse de son Génie, que par sa Courone, je vois avec regret que vous allés vous éloigner d'avantage de moi. Je crains, malgré vos promesses, que le bruit du grand Monde & le souvenir de son éclat ne vous fasse oublier un Particulier aussi solitaire & aussi obscur que je le suis. Ce n'est pas que l'on ne m'ait invité de sortir de ma retraite, pour me produire au grand jour; mais je le redoute; les plus beaux titres ne valent pas, selon moi, la tranquillité d'une Vie privée. Je ne trouve rien de plus grand chés l'Home, que l'Home même: Je ne trouve rien de plus noble, que de bien jouer ce Rôle, qui n'est pas aussi aisé qu'on se l'imagine.

Pour vous, *Monsieur*, je ne doute point que vous ne jouiés bien celui de Courtisan: Faire sa Cour au Roi de *Prusse*, c'est presque la faire à *Apollon*; son Palais est un Parnasse, & vous n'y ferés point étranger.

Savés vous bien que j'ai eu l'audace de chanter ce Grand Prince; mais j'ai bien-tôt senti la foiblesse de ma voix.

*Phœbus lui même avec sa Lyre
 & penseroit plus d'une fois.*

Il n'appartient qu'à *Voltaire* de célébrer ses Victoires & ses Vertus; encore ne fai-je si avec toute la sublimité de sa Trompette héroïque il pourroit atteindre à la hauteur des qualités d'un Conquérant, dont le courage égal à celui de CÉSAR, est beaucoup plus modéré: *César*, après avoir conquis Rome, ne lui rendit pas la liberté; mais FREDERIC rend à son Ennemi ses Etats, lui donne la Paix, dans sa Capitale, & ne se réserve pour tout fruit de ses Conquêtes, que le plaisir généreux de restituer ce que la Victoire avoit mis entre ses mains. Que l'on me cite quelque chose de plus beau & de plus grand!

Vous allés voir de près ce Prince aimable & chéri, & vous l'admirez davantage; mais je crains que votre départ ne cause bien des regrets.

Vous quités donc Paris, & vos Nymphes plaintives,

*N'ont pu, D'Arnaud, vous retenir :
On ne vous verra plus sur ces aimables rives
Rendre à vos sons charmans les Muses attentives,
Et leur causer ce doux plaisir,
Qu'excitent des Chansons délicates, naïves,
Qui dans un tendre Cœur allumant le desir,
Peuvent coûter plus d'un soupir.*

Je ne croïois pas faire des Vers; mais une étincelle de vôtre enthousiasme a passé jusqu'à moi; mon imagination a pris feu, & je me suis écrié, *Et moi aussi serois-je Prophète!*

Je me réjouis fort de voir l'Eglogue que vous me faites l'honneur de m'adresser; je suis déjà persuadé qu'elle sera digne de vous & du Public; ce que vous avés fait est un garant de ce que vous savés faire; pour réussir vous n'avés qu'à vous ressembler & être égal à vous même. Mr. de Voltaire a eu le même sort que vous, & n'est pas moins malheureux; vous avés perdu une Maitresse belle & spirituelle, & il vient de perdre la Marquise du Châtelet, qui avoit de la beauté, de l'esprit; & du savoir; vous savés, Monsieur, l'étroite union qui étoit entr'eux, & combien ils s'estimoient. Une telle perte est difficile à réparer.

*La Beauté, là Laideur subissant même sort;
L'Imbécile Ignorant, & le plus beau Génie,
Passent du Songe de la Vie,
Au Someil afreux de la Mort.*

Je pense come vous, Monsieur, de ces Ouvrages où l'Esprit brille aux dépens de l'Esprit. Il me semble qu'on ne fauroit mieux l'employer qu'à orner la Raïson & qu'il

qu'il ne devoit embéler qu'elle. Mais il y a des Gens qui parlent & qui écrivent, non pour exprimer ce qu'ils pensent, mais pour faire parade de leur esprit, & qui en montrent d'autant moins qu'ils affectent d'en étaler d'avantage.

Nous allons donc voir le *Catilina* de *Voltaire*; je laisse le titre de *Monsieur* aux Hommes vulgaires. Il ne manquera pas d'éclipser le *Catilina* de *Crébillon*, qui a pourtant des beautés; mais *Crébillon* vieillit, & ses Productions sentent le Crépuscule; c'est le Soir d'un beau Jour. Pour *Voltaire*, il va nous étaler l'éloquence de *Cicéron* dans toute sa pompe; nous verrons cet Orateur tel qu'il étoit quand il fulminoit contre *Catiline*, qu'il faisoit entendre contre lui la voix de la Patrie & de la Liberté, & qu'il confondoit ses projets perfides.

Quoique votre illustre Maître réunisse tous les talens, j'aime pourtant mieux le lire come Poète, que come Philosophe: *Voltaire* fait joindre à la force & aux graces de la Poésie, la précision & la justesse que donne l'Esprit Géométrique, & que la Géométrie pratique ne donne pas toujours.

Je range come vous *Pavillon* à côté des Poètes Médiocres, si je l'ai placé au dessus c'est que souvent,

La Raison dit Virgile & la Rime Quinault,

On doit quelquefois à la Rime des Vers fort harmonieux & fort bons, mais elle en arrache souvent de bien durs, & de bien mauvais. On dit qu'elle n'est qu'une Esclave, qui doit obéir, mais combien de fois cette Esclave se rend elle Maitressè & comande-t'elle en Souveraine à la Raison? C'est ce qui fait tant de Poètes médiocres; cependant,

Mediocribus esse Poetis

Non Di, non Homines, non concessere Columnæ.

Ou come le dit *Despréaux*,

Qui ne monte au sommet, tombe au plus bas degré,

Ce qui n'est pas tout a fait vrai: Il y a plusieurs degrés de l'excellent, & du médiocre au pire. On ne laisse pas d'être estimable, quoi qu'on n'ait pas autant de génie que *Racine*, que *Voltaire*, que *Corneille*, ou que *Mc. Desboulie*res. *Roussseau* la place cependant fort au dessous de *Melle Cheron*, qui, à mon sens, lui est fort inférieure; mais ce jugement ne doit pas surprendre, puis qu'il dit que la Paraphrase du Pseaume CIII. mise en Vers

par

par cette Demoiselle vaut mieux que tous ses Cantiques, qui sont, selon moi, ce que nous avons de plus magnifique & de plus sublime en Poésie.

Tel excelle à rimer, qui juge sotement.

Je voudrois bien, que pour l'honneur de la République des Lettres, on pût effacer des Fastes du Parnasse, les Monumens de la quèrelle entre *Rousseau & Voltaire*. Le *Virgile* & l'*Horace* Latins ont toujours été Amis; je souhaiterois fort que le *Virgile* & l'*Horace* François n'eussent jamais été ennemis.

*Qu'entre nous l'Amitié règne,
Dussent périr tous les Arts.*

LA MOTTE.

Je suis charmé qu'on fasse une nouvelle Edition, plus complete, des Oeuvres de *Rousseau*; il ne faudra pas y oublier les Lettres de ce Poète à l'Illustre de *Crouzas*, dont la plupart sont excellentes: Mais je doute fort qu'on puisse effacer la beauté de l'Edition que vous me dites être du *Louvre*, & qui se paroît en effet. J'en ai un Exemplaire, que je conserve précieusement, parce que je chéris la Personne qui a eu la générosité de

me le doner ; c'est Mr. le Professeur LULLIN l'ainé ; Home qui n'emploie ses Richesses que pour faire du bien , & qui ne fait usage de ses Talens , de son Esprit , & de ses Lumières que pour étendre la Vérité & la Vertu , & les faire aimer : Les bones choses ne coutent pas plus à son Cœur , que les belles choses à son Esprit , tant elles lui sont naturelles.

*Si la Charité , la Candeur ,
 Cherchoient ici bas un Azile ,
 Où le Vice fut en horreur ,
 De l'aimable Vertu séjour pur & tranquile ,
 Ou de la Vérité respectant la grandeur ,
 De ce fortuné Domicile ,
 L'Eloquence bannit l'Erreur :
 Elles feroient choix de son Cœur.*

Vous me parlés , dans vôtre Lettre de Mr. Marmontel : Il se dit , come vous , Elève & Ami de l'Illustre Voltaire ; mais tous ses Disciples n'ont pas les mêmes talens & ne sont pas d'une égale force ; il me semble cependant que celui-ci ne manque pas de génie , & que vous le traités trop mal. Il travaille aujourd'hui pour le Théâtre ; mais cette carrière est bien délicate & bien dangereuse :

*On n'y fait pas toujours de faciles Conquêtes :
On trouve à nous siffler, des bouches toutes prêtes.*

Voltaire disoit dans une Lettre à *Brossette*, que depuis *Corneille* & *Racine*, aucun Auteur n'a su prendre le vrai ton & le stile propre à la Tragédie ; l'un veut être grand & élevé, & il n'est qu'enflé & hiperbolique ; l'autre veut être délicat, & il est foible ou quintessentié. *Crébillon* a de beaux traits ; mais il est quelquefois obscur, & tombe souvent dans la Déclamation.

*Jusqu'à quand brillantes paroles,
Agencement de sens frivoles,
Fraperez vous tous les Esprits ?
Pourquoi prodiguant son estime,
Se hâter de trouver sublime,
Ce qu'on n'a souvent pas compris ?*

LA MOTTE.

Chapelle, qui a fait avant *Marmontel* une Tragédie, sous le titre de *Cléopâtre*, avoit une Versification lâche & insipide ; ce *Chapelle* est,

*Non celui qui fit le Voïage
Avec l'aimable Bachaumont ;
Et qu'un délicat badinage.*

*A placé sur le Double Mont :
 Mais celui que l'Académie
 Adopta pour son Citoïen ,
 Et dont le débile Génie ,
 N'enfanta jamais rien de bien.*

Il faut pourtant rendre justice à sa Prose des *Amours de Tibulle & de Catulle*, qui est assés bone. Ce *Chapelle* fit *Brutus galant & Caton dameret*. Voltaire s'est bien gardé de tomber dans le défaut, lui qui fait prendre toutes fortes de caractères & de tons ; mais toujours ceux qui conviennent le mieux à son sujet. Quelle force & quelle énergie dans son *Brutus*, & dans la *Mort de César* ! Quelle douceur, quelle délicatesse dans *Zaire* !

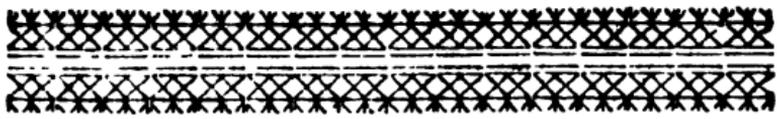
Madame *Desboulïères* qui peignoit les sentimens avec beaucoup de vivacité & de délicatesse, n'avoit pas assés de force pour remplir les Vers nombreux de la Tragédie; aussi celle qu'elle a donné au Public n'a eu aucun succès, & on ne fauroit la lire ; mais je ne conois aucun Poëte qui ait réüssi mieux qu'elle dans l'*Églogue* & dans l'*Idyle*. Ses Réflexions diverses, ont aussi de grandes beautés, & par ces endroits, elle méritoit bien d'avoir place parmi les Ecrivains Illustres, que le Père *Bouhours* a célébré. Elle se vengea de l'oubli de ce Père par une Epigramme
 assés

affés maligne, que je n'ai vû nulle part, & que je vai vous dire.

*Père Bouhours dans vos Pensées ,
La plupart fort embarrassées ,
A moi vous n'avez point pensé :
Dans cette Liste triomphante
De célèbres Auteurs que vôtre Livre chante ,
On ne voit point mon Nom placé ;
Mais aussi dans le même Rôle ,
Vous avez oublié Pascal ;
Qui pourtant ne pensoit pas mal :
Un tel Compagnon me console :*

Elle avoit raison de se consoler, car elle étoit en bone Compagnie. La vôtre, *Monsieur*, me plait beaucoup; mais j'abuse de vôtre patience & je vous entretiens trop long-tems; d'ailleurs il n'appartient pas à un Provincial tel que moi de juger du mérite de vos Poetes. Cependant, j'ai eu l'audace de faire des Observations sur les Ouvrages de quelques uns d'eux, & qui pis est, j'ai pris la liberté de vous adresser ces Observations. Je vous prie de les regarder come un témoignage de l'estime sincère que j'ai pour vôtre Esprit & pour vos lumières, & de la parfaite considération avec laquelle je suis &c.

GENEVE le 24. Decemb. 1749.



DISSERTATION

Sur cette Question, donnée par l'Académie
de *Pau*, pour l'Année 1750.

*Les Talens, sans Etude, peuvent-ils produire
du beau?*

Alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.
H O R A T.

AVANT d'entrer dans l'examen particu-
lier de cette Question, on me permet-
tra de faire quelques Réflexions générales,
qui y ont rapport.

On peut considérer l'Etude come l'exercice
même des Talens; sans eux, elle ne nous
menera pas loin. Un Home sans Talens;
étudie presque toujours sans succès; il peut
bien charger sa mémoire, apprendre des mots;
mais il n'apprendra guères les choses: Inca-
pable de remonter aux grands principes des
Sciences, de descendre de conséquence en
conséquence à toutes les Vérités qu'elle ren-
ferment, & qu'elles présentent successive-
ment; d'en examiner & d'en conoitre les
raports

rapports, l'étendue, & même les bornes; il ne fera jamais qu'un Manoeuvre, jamais un Architecte, assés habile, pour former le plan d'un Edifice vaste & régulier; où les Pièces les plus utiles se tournent en ornemens; où tout est à sa place & agréable, parce que chaque Morceau est lié & subordonné l'un à l'autre, & compose un tout, dont on admire l'ordre l'élégance & l'harmonie.

Un Home qui n'auroit que de l'Etude & point de Talens, ne penseroit jamais qu'en second, & d'après les autres. Fide Copiste des meilleurs Originaux; ces grands traits qui caractérisent les Génies sublimes, ces traits fins & subtils, qui distinguent les plus délicats, tout lui échaperoit également; il imiteroit grossièrement & servilement ce qu'il n'auroit conçu qu'avec peine & d'une manière défectueuse :

Est-ce à l'Etude à qui l'on doit le grand *Corneille*? Est-ce à la froide Etude des règles à qui l'on doit ce feu, cet enthousiasme noble & divin, qui est répandu dans la plûpart de ses Tragédies, qui en fait la beauté; & qui se comuniquant aux Spectateurs & aux Lecteurs, les échaufe & les transporte come hors d'eux mêmes? *Corneille* est assés sincère pour avouer qu'il ignoroit les Règles, quand il fit ses plus belles Pièces.

Il semble que la Philosophie étant plus du ressort du raisonnement que la Poësie, elle doit aussi tirer plus d'avantages du secours de l'Etude ; cependant , je doute fort que nos grands Philosophes lui aient beaucoup d'obligation : Je n'en conois point de supérieurs à *Descartes* & à *Newton* : Examinons s'ils doivent cette supériorité à l'Etude : Mais qu'étoit la Philosophie avant *Descartes* ? Un Langage scholastique & vétilleux , presque incompréhensible. Au lieu d'expliquer la Nature , on se contentoit d'expliquer le Système d'*Aristote* beaucoup plus obscur qu'elle , & rendu encore plus intelligible par les Comentaires dont on avoit jugé à propos de le charger. Au milieu de ces ténèbres , qu'une aveugle superstition avoit presque consacrées , *Descartes* parût , le Flambeau à la Main , & fit voir quelques étincelles de lumières. Je dis quelques étincelles ; car cette lueur n'a jamais été , il faut l'avouer , une Lumière entière & parfaite ; il reste bien des obscurités , même dans ses découvertes les plus importantes & les plus incontestables ; mais le Système de *Descartes* , comparé à celui d'*Aristote* , est le Jour mis en opposition avec la Nuit ; ses erreurs même sont celles d'un grand Home , & ses Romans sont si ingénieux & si vraisemblables,

que

que non seulement ils font desirer qu'ils soient vrais, mais qu'on doute même si la vérité expliqueroit les faits & les phénomènes avec plus d'évidence. Le célèbre *Saurin* de l'Académie des Sciences, disoit, *Qu'il falloit que les vrais Philosophes fissent tous leurs efforts pour conserver les Tourbillons de Descarte, sans quoi on se trouveroit replongé dans les anciennes ténèbres du Peripatétisme.* On doit espérer que malgré les tentatives qu'on a faites pour ébranler l'Univers Cartésien il se raffermira, & se soutiendra, du moins en partie, contre ses Adversaires.

Je ne fais s'il faut mettre de ce nombre l'illustre *Newton*. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il s'est frayé une nouvelle route, assez éloignée de celle de *Descartes*, en se servant même de sa méthode pour le combattre. On rend justice aux Observations & aux expériences de ce grand Homme, dont le Génie ne reconoit point de supérieur; & ne voit que peu d'égaux; mais j'avoüe que ses Atractions m'ont toujours fait de la peine. *Ne s'agit-il, dit Mr. de Fontenelle, que de prononcer le mot d'Atraction, pour donner une idée nette & distincte de ce qu'on veut exprimer?* Je crains toujours qu'on ne veuille ramener sur la Scène les Qualités Ocultes d'*Aristote*, quoi que les Atractions de *Newton*, en soient peut-

peut-etre différentes. *Aristote* donoit ses Qualités Ocultes come des Causes ; mais par là il n'expliquoit rien , & laissoit l'obscur dans le sein des ténèbres. *Newton* démontre l'Attraction , & elle se concilie en éfet avec divers Phénomènes , quoi qu'elle ne s'acorde pas également avec d'autres ; du moins est-on obligé de varier les éfets & le jeu de l'Attraction , qui devroient être toujours semblables ; cela même la rend suspecte. Mais il ne la regardoit lui même que come une Pierre d'attente ; ou come une de ces Loix générales du Créateur , dont il n'est pas possible de rendre raison.

Après avoir nommé *Descartes* & *Newton*, je ne fai s'il m'est permis de parler ici d'un autre Philosophe , dont la Renommée n'a pas publié les découvertes , & dont le savoir n'égaloit pas celui de ces illustres Philosophes ; mais il avoit infiniment de Talent ; & il ne devoit que très peu de chose à l'Etude ; on peut presque dire qu'il dévinoit les lumières qu'elle pouvoit lui procurer , & que la Nature faisoit tous les fruits de sa Science. Pour devenir Savant , il n'auroit eu qu'à vouloir l'être. Il ouvroit un Livre , le parcouroit rapidement , & il en rendoit raison avec autant de justesse que s'il l'avoit lû en entier , & avec attention. La méthode de l'Auteur ,

ses principes, son stile, rien ne lui échappoit; pour parler, discourir; & ce qui est bien plus difficile, pour prêcher avec ordre & avec élégance il n'avoit pas besoin du secours de la Méditation. Il trouvoit sur le Champ, & avec facilité dans son Génie, ce qu'un autre n'eût trouvé que tard & avec peine, ou dans ses Réflexions & dans ses Livres. Cet Home doué d'un si heureux naturel a été Professeur en Philosophie à Genève. Ce n'est point un paradoxe, que de dire qu'il enseignoit ce qu'il ne savoit pas; ce n'en est pas un non plus que d'ajouter, qu'il a fait de très bons Philosophes sans l'être; mais on n'en fera point surpris, quand on saura que le peu qu'il savoit, il le savoit bien; qu'il avoit l'art de l'exposer avec une grande netteté, & de joindre à une excellente méthode tous les agrémens extérieurs qui l'a font valoir.

Il étoit Théologien, come il étoit Philosophe. On trouve dans ses Sermons cette noble élégance; cet ordre naturel qui semble naître des Matières même; de là beaucoup de clarté, de simplicité, mais une simplicité qui n'ôte rien à la grandeur du sujet. La Religion paroitra toujours majestueuse & sublime quand elle sera exposée fidèlement. Telle étoit la Religion quand elle fut annoncée par J. C.

&

& par les Apôtres. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup étudié pour enseigner leur Théologie. On ne doit en savoir, qu'autant qu'il en faut pour être Chrétien. Le fameux *Boherave*, étant Etudiant en Théologie, vouloit faire un Acte public sur cette Question, *Pourquoi le Christianisme, prêché autrefois par des Ignorans avoit fait tant de progrès, & en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Savans ?* La solution de cette Question est facile à trouver, les Ignorans se sont contentés de proposer la Religion Chrétienne telle qu'elle est dans la pureté primitive, & si on l'ose dire, telle qu'elle est sortie de la bouche même de J. Christ. Le Monde s'est empressé de l'écouter & de la recevoir, come quelque chose de beau & d'aimable; c'est ainsi que le Soleil ne paroît jamais plus magnifique, que lors qu'il n'est obscurci par aucuns nuages. Mais les Savans voulurent mêler à la Doctrine de nôtre Sauveur, leurs préjugés & leurs fantaisies; ils l'alterèrent, la défigurèrent; & elle n'eût plus ni la même force ni la même influence. Une Erudition étrangère n'est propre qu'à farder l'Erreur. La Vérité n'a pas besoin de ce frivole ornement. Il n'a été inventé que pour séduire les Homes & non pour les éclairer; que pour doner au Mensonge un faux éclat

éclat un air de piété, tout come il y a un Art d'embélir les Vices, & de leur doner un Air de noblesse & d'élévation.

Il femble que je me fois un peu écarté de la Question; cependant, tout ce que je viens de dire tient par un fil délié, mais qu'il n'est pas mal aisé d'apercevoir. Je crois avoir démontré que des talens naturels, mais supérieurs, peuvent conduire au *beau*, fans le secours de l'Etude. Du moins si l'on entend par le *beau*, la perfection de l'Art, relative à la capacité des Homes, & au Siècle plus ou moins éclairé où ils vivent: Car ce qui est *beau* pour des Mortels aussi foibles & aussi ignorans que nous le sommes, ne le seroit pas pour des Créatures plus éclairées & d'un Ordre supérieur. Une Machine qui auroit parû belle il y a quelques Siècles ne le paroîtroit plus aujourd'hui, qu'on a extrêmement perfectionné les Méchaniques, & qu'on a porté dans les Ouvrages qui en dépendent un art & une finesse ignorées des Anciens, & qui étoient réservés à ce Siècle. La beauté est quelque chose de comparatif: Nous apelons *beau* ce qui est moins défectueux.

Il femble que certaines Découvertes importantes se déroben à toutes les recherches des Homes, & atendent pour éclore un Ordre exprès de la Providence. Il femble que

pour mieux humilier notre Orgueil, elles ne veulent rien devoir ni à l'Etude, ni aux Talens. La Bouffolle n'est découverte que depuis trois cents ans; l'Imprimerie est encore moins ancienne; l'invention des Moulins à Vent & à Eau est moderne. Le Verre étoit connu des Anciens, aussi bien que le Lin; mais quoi que sur les voies ils ne connoissoient ni le Linge ni les Fenêtres. La plupart des Découvertes sont dues à un heureux Hazard, ou plutôt à Dieu, qui en a doné la connoissance à l'Homme: Car come le dit Ciceron; *Sans cette espèce de revelation, tout seroit demeuré dans l'oubli & caché dans les entrailles de la Terre.*

Je vai entrer à présent dans un Examen plus particulier de la Question; mais ce que je viens de dire en facilitera bien l'intelligence & la solution.

En demandant si les Talens, sans Etude, peuvent produire du beau; il est aisé de voir qu'il ne s'agit pas ici d'une beauté morale, qui n'est peut-être autre chose que la conformité de nos pensées & de nos actions avec la règle que Dieu nous a prescrit, mais d'une beauté idéale; c'est à dire de la beauté des Pensées, & de celle des Expressions. La beauté de la Pensée consiste dans sa netteté, dans sa nouveauté,
dans

dans la force, & dans sa noblesse; Une Pensée est plus ou moins belle, selon qu'elle approche de ce but, auquel doit tendre tout Ecrivain judicieux. Quand elle réunit toutes les qualités, alors elle est véritablement belle; mais elle le paroît d'avantage quand la Pensée est ornée d'une Expression qui la peint fidèlement, avec élégance, avec énergie, avec clarté; c'est come une belle Personne habillée avec propreté, avec décence, & avec goût. Je pourrois citer plusieurs exemples de belles Pensées; mais pour abrégé, je me bornerai à un seul, & je le prendrai dans la Tragédie d'*Athalie* de Racine.

*Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Peut aussi des Méchans arrêter les Complots:
Soumis avec respect à sa Volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, Et n'ai point d'autre crainte :*

Ici l'expression est aussi noble que la pensée est sublime, le vrai s'y fait sentir; mais un vrai qui élève l'Ame, & qui en faisant respecter la grandeur de Dieu fait admirer le Poète qui l'exprime si bien. Je ne saurois m'empêcher d'avouer que l'on ne trouve cependant rien de neuf dans cette Pensée, ni même dans la comparaison qui l'accompagne & qui

la relève ; mais aussi , la nouveauté n'est pas absolument nécessaire pour rendre belle une Pensée ; quand elle s'y trouve naturellement , tant mieux ; la Pensée en profite ; parce qu'elle cause une surprise agréable ; mais quand elle est amenée de loin , cela a quelque chose de forcé qui déplaît ; car quoi qu'il faille beaucoup d'art pour rendre une Pensée parfaitement belle , il faut cependant que l'art se cache , pour ne laisser paroître que la nature.

C'est ce qui fait que les Ouvrages qui sentent trop l'étude & le travail sont moins goûtés que ceux qui partent du Génie , & qui en sont le fruit. Les uns ressemblent à ces productions artificielles ou forcées qui n'ont jamais les graces & la bonté de celles qu'on ne doit qu'à la Nature. Le Talent prend un vol léger & agréable ; il va bien loin , à moins qu'il ne soit étouffé sous un tas de Règles Scholastiques dont les Maitres l'acablent quelquefois. Semblable à certaines Plantes il n'a guères besoin de culture & ne demande qu'un terrain favorable.

Le Talent, aussi bien que le Beau, est rare dans tous les Genres ; mais il n'est pas unique : Il se diversifie selon les sujets , & en prend le ton. *Molière* avoit le Talent de la Comédie ; la *Fontaine* celui de la Fable ;

Bossuet

Bossuet excelloit dans l'Histoire, & dans les Oraisons Funèbres ; *La Bruière* avoit un Génie particulier pour les Caractères. Ces célèbres Ecrivains & d'autres que je pourrois nommer, sont parvenus au Beau par différentes routes. Il est certain que le Beau d'un Epigramme n'est pas celui de l'Eglogue ; ni le beau d'une Tragédie celui de la Comédie, quoi qu'on ait tâché de les rapprocher.

Il n'est pas étonnant qu'on parvienne au Beau par des chemins différens, puis que le Beau lui même varie selon les Matières où il entre. Un sujet enjoué & délicat demande des Images vives & riantes ; la justesse n'y est nécessaire qu'autant qu'elle se rencontre avec les graces.

Le Beau ne consiste donc pas dans un point indivisible, une unité absolue, ni dans cette simplicité rustique si vantée par quelques Ecrivains. On ne dira jamais qu'une vaste Forêt, où les Arbres sans arrangement, sont semés au hazard, soit belle ; mais si ces mêmes Arbres forment des Allées agréables, quelles soient bordées de Fleurs, & arrosées par un Ruisseau qui y serpente, qui semble par son murmure se plaindre des obstacles que les cailloux oposent à son cours ; de cet assemblage on voit naitre la beauté ; l'œil flaté s'arrête pour admirer l'ordre & l'harmonie d'une Perspective si variée.

Pour faire le *Beau Matériel*, il faut joindre l'Art à la Nature ; de même aussi pour trouver le *Beau idéal*, il faut réunir les Talens à l'Etude ; ils se perfectionnent réciproquement. L'Etude seule ne donne jamais du Génie à ceux qui en manquent ; mais elle peut aider à ceux qui en ont ; elle peut nous faire remonter jusqu'aux premières idées du *Beau*, & nous apprendre à en conoître les principes. Il faut le dire, l'Homme de Génie se découvre quoi que lentement, & se fait par une sorte d'instinct ; il ne peut rendre raison de ce qu'il voit & de ce qui le charme. L'Etude lui apprend à discerner les beautés de l'objet qui le ravit : A force de les étudier il se les rend propres, & quoi qu'il eut peut-être trouvé le *Beau* dans sa source, ou dans son propre fond, il auroit pu lui échapper ; mais l'Etude lui aiant fourni des marques pour le reconoître, il ne craint plus de le perdre.

Mais dira-t'on, où est-ce que l'Homme à Talent, l'Homme de génie, (car je les confonds ici, quoi qu'il y ait quelque différence) auroit pu trouver le *Beau*, si l'Etude ne le lui avoit montré ? Il l'auroit trouvé dans la même source où *Homère*, *Xénophon*, *Pindare*, *Moïse* même l'ont trouvé. Heureusement, cette source n'est pas tarie, & il nous est permis d'y puiser encore. Il y a eu un tems
où

où l'Étude n'étoit pas encore ; car elle apose des Productions qui lui servent de Modèles & d'Exemples. Ces Productions n'ont pas toujours été, & sont nées avec les Ecrivains qui en font les Auteurs. Ces Ecrivains avoient sans doute beaucoup de Talent ; mais ils n'avoient d'autre Étude que celle qu'ils tiroient de leurs Observations & de leurs propres Réflexions ; ce qui semble décider la Question en faveur des Talens. A la vérité ils se sont perfectionés toujours d'avantage, à mesure que l'Étude leur a fourni plus de secours ; il est naturel qu'on devienne plus riche quant on joint les Richesses des autres à celles qu'on a déjà acquises.

Je crains que cette décision, si c'en est une, ne favorise trop le parti des Modernes, car ils devroient surpasser les Anciens, à proportion des secours qu'ils ont de plus qu'eux & que l'Étude leur fournit ; mais nos Connoissances ont des bornes que l'Esprit humain ne sauroit passer, & les Sciences dont il paroît que rien ne peut arrêter les progrès, semblables au Flots de la Mer, se brisent contre un grain de Sable.

Ce qui donne encore quelque supériorité aux Talens sur l'Étude, car enfin il faut tout peser, c'est qu'il y a plusieurs Femmes, qui n'ont guères que des Talens & qui par-

lent & écrivent mieux que des Hommes qui ont beaucoup d'Etude. On trouve chés elles cette facilité à s'énoncer, cette fleur d'esprit, cette élégance naïve, cette délicatesse de sentiment, préférables, peut-être, à cette force, à cette profondeur, à cette justesse de raisonnement, dont les Hommes font gloire, mais qu'ils n'ont pas tous. Ceux même qui les possèdent ne savent pas en faire usage : Chés la p'upart d'entr'eux, ces qualités ressemblent affés à cette Monoïe lourde & pesante dont se servoient les *Lacédémoniens*, & qui n'avoient point de cours hors du País. La plûpart des Gens de Lettres renfermés dans leur Cabinet, se trouvent dans un autre Monde quand ils en sortent : Ils prodiguent si fort l'Esprit dans leurs Ouvrages qu'il ne leur en reste point pour la Conversation : Ils ressemblent à certains Tableaux qu'il ne faut voir que de loin.

GENEVE.



LET-



LETTRE

*A Mr. ***. sur la Tragédie de SEMIRAMIS.*

J'É viens, *Monsieur*, de lire la nouvelle Tragédie de *Sémiramis*, du célèbre Mr. *De Voltaire*. Cette Pièce est digne de votre curiosité, & de son illustre Auteur. La Poésie en est fort belle, les Vers sont harmonieux & aisez, les Rimes riches & heureuses, la Diction pure: On y lit de très grands sentimens, & des Maximes qui mériteroient de passer en Proverbes, & qui égalent celles du célèbre Mr. *De la Rochefoucault*. A l'égard du sujet, voici quelle en est l'Histoire, ou l'Économie.

Sémiramis Reine d'*Assyrie*, de concert avec *Assur*, Prince issu du sang royal de *Bélus*, forme le dessein d'empoisonner *Ninus* son Epoux. Ce projet exécuté, elle écarte *Assur*, & règne seule pendant quinze ans avec beaucoup de gloire. *Assur*, Prince ambitieux, & qui vise au Trône, avoit fait empoisonner *Ninias*, Fils de *Ninus*; mais son Gouverneur le guerit, l'élève come étant son Fils, dont il lui donne le nom; & *Ninias* même est dans
cette

cette erreur: Il combat les Ennemis de *Sémiramis*, & par les plus grands exploits il acquiert le glorieux nom d'Apui du Trône & de l'Empire. Il délivre des mains des *Scythes* une Princesse du sang de *Bélus*, à laquelle il accorde toute sa tendresse, & qui en ressent une égale pour son Libérateur. Il l'envoie à la Cour de Babilone. Sur ces entrefaites, *Sémiramis* déchirée de remords, croit entendre la Voix de son Epoux; voit son Phantôme; & aiant fait consulter les Oracles, elle prend la résolution de se remarier. Elle rappelle *Ninias* à sa Cour. Il est traversé dans sa faveur & dans son amour, par l'ambitieux *Assur*, qui est son Rival. *Sémiramis* déclare qu'elle choisit *Ninias*, (qu'elle ne conoit que come le Fils du Gouverneur de ce Prince,) pour son Epoux. *Assur*, la Maitresse de *Ninias*, & lui même, sont éfraiez de ce choix, dont l'effet est suspendu par l'ombre de *Ninus* qui paroît sur la Scène. *Ninias* apprend sa naissance, la déclare à *Sémiramis*, qui se désiste de son premier dessein. Elle se rend dans le Tombeau de *Ninus* pour préserver *Ninias* des lâches entreprises d'*Assur*, mais son fils qui ne la conoit pas, & qui croit frapper *Assur*, lui done des coups mortels. *Ninias* informé de son Parricide, s'abandonne à son desespoir: Il fait mourir *Assur*. *Sémiramis* par-

pardonne à son Fils, & expire en faisant les vœux les plus tendres en faveur de son union avec sa Maitresse.

Telle est, Monsieur, la *Sémiramis* moderne.

L'on ne sauroit assez admirer l'art avec lequel Mr. *De Voltaire* dérobe à nos yeux l'Inceste que *Sémiramis* voulut comettre avec *Ninias*, & la façon barbare dont ce dernier para ce crime, & le punit. Des objets aussi odieux, & aussi propres à révolter la nature, auroient trop répugné à la délicatesse de notre Théâtre. Le Rôle de la Maitresse de *Ninias* est aussi de la dernière beauté, & peut passer pour un modèle accompli de la tendresse héroïque. Voilà, Monsieur, ce qui m'a le plus frappé dans cette Pièce: Il est au dessus de ma sphère de critiquer un Auteur si célèbre; mais come tous les Lecteurs ont un certain droit, auquel je ne prétends pas renoncer, je vous dirai naïvement ce que je n'y trouve pas de mon goût.

Il me paroît d'abord que ce Grand Poëte a trop donné à l'invention. S'il est permis de défigurer l'Histoire, sous le spécieux prétexte que le sujet est puisé dans des tems obscurs & incertains, je crois que l'on prendra bien-tôt pour Héros, quelques-uns de ces Patriarches dont *Moïse* ne nous a transmis que

que les noms; & que nous verrons quelque jour pour sujets de Tragédie, la mort d'*Arphaxad*, ou celle de *Sarug*. Ces voix, ces murmures, ces gémiffemens qui sortent de la Tombe de *Ninus*, forment un aspect sombre & noir; mais je les reléguerois plutôt dans les Contes des Fées, que sur le Théâtre. J'ai ressenti, en lisant cette Pièce, les mêmes impressions que je sentoie dans mon Enfance, au récit des Contes de ma Nourice. L'Ombre de *Ninus* même me paroît un *Dieu à Machina*, qui approche beaucoup des tours de Baguette, & des Enchantemens. Il y a une couche de forcellerie répandue dans toute cette Pièce qui pouvoit bien être du goût du Siècle où la Scène s'est passée, mais qui en vérité ne l'est guères du nôtre.

Le Rôle de *Sémiramis* est un mélange de vertus, de grandeurs d'ame, & de folie. Elle est anoncée dans la Pièce come aiant le Cerveau un peu timbré, & il est certain qu'elle ne foutient pas mal ce caractère. Je conviens que le Poete avoit besoin dans son plan, qu'elle fut Femmelette à certains égards; mais je crois que l'on conviendra aussi, que ceux qui ne la conoissent que par l'Histoire, ne s'atendoient pas à lui voir jouer ce Rôle.

Assur est un fiéfé Coquin. Je crois bien que la scéleratesse pouvoit dès lors être en vogue,

vogue, vû que cette époque est peu éloignée de celle du Déluge universel, où les Humains en reçurent la juste punition. Mais la politique d'*Assur*, son habileté à supplanter *Ninias*, à couler à fond ceux qui pouvoient lui faire ombrage, ses artifices, ses intrigues, ses cabales, sa ligue, tous ces manéges de Cour étoient-ils d'usage à celle de la Reine *Sémiramis*? C'est ce que j'ai de la peine à me persuader; il me semble que c'est dater d'un peu loin la souplesse des Courtisans. Je ne suis pas non plus fort content du Grand Prêtre; malgré toute sa vertu, il se mêle d'une certaine intrigue, que le Poète a grand soin d'ancrer sur sa Religion, mais qui marque de sa part peu de soumission au Gouvernement. L'Esprit d'intrigue étoit-il déjà à la mode chez les Gens d'Eglise, dans des tems aussi reculez? *Sémiramis* envoie consulter l'Oracle de *Jupiter Ammon*: Je ne fais s'il n'y a point là d'Anachronisme. Tous les Ecrivains s'accordent à fixer l'Epoque de l'Introduction de l'Idolatrie au Règne de *Ninus*, qui éleva une Statue à l'honneur de *Bélus* son Père. Or est-il croiable que du tems de sa Veuve, l'Idolatrie eût germé au point, que *Jupiter* Roi de *Crète* fût adoré, & eût un temple dans la *Libye*? La superstition est trop opposée aux sentimens naturels à

l'Ho-

l'Homme, pour avoir fait en si peu de tems,
d'aussi grands progrès.

Voilà, *Monsieur*, ce que je pense de cette
Pièce, en bien & en mal: Quand vous l'au-
rez lüe, je rectifierai mes idées, si vous avez
la bonté de me faire parvenir les vôtres.

Je suis, &c.

GENEVE le 23. Décembre 1749.



VERS pour le Roi de PRUSSE.

UN ROI tel que le mien a si peu de sem-
blables,

Que pour le bien loüer il faudroit qu'Apollon
Fit ouïr de nouveau dans le sacré Vallon,
De l'Aveugle fameux * les tons inimitables.

Pour moi, tout ébloui de l'éclat qu'il répand,
Je n'ose m'essayer sur un Sujet si grand:

J'en aprens mille traits; j'admire & j'ai me
taire :

Malgré le zèle ardent qui m'anime aujourd'hui,
Je laisse au célèbre Voltaire

A chanter, s'il le peut, des Vers dignes de lui.

NEUCHATEL.

* Homère,



R E P O N S E

De M. de *Voltaire* au Roi de P R U S S E , qui
lui avoit mandé qu'il étoit malade.

L Es Fileuses des Destinées ,
Les Parques aiant mille fois ,
Entendu les Ames damnées
Parler là bas de vos Exploits ,
De vos Rimes , si bien tournées ,
De vos Conquêtes , de vos Loix ,
Et de tant de belles Journées ,
Vous crurent le plus vieux des Rois.
Alors , des Rives du Cocyte ,
A Berlin vous rendant visite ,
Atropos vient , avec le tems ,
Pensant trouver des Cheveux blancs ,
Front ridé , Face décrépité ,
Et Discours de quatre vingts Ans.
Que l'inhumaine s'est trompée !
Elle aperçoit des blonds Cheveux ,
Un teint fleuri , de grands Yeux bleus ,
Et vôtre Flute * , & vôtre Epée.

Elle

* Il est à remarquer que le Roi de Prusse est grand Musicien , & joue en particulier de la Flute , avec beaucoup de délicatesse.

Elle songea , pour mon bonheur ,
 Qu'Orphée , autrefois par sa Lyre ,
 Et qu'Alcide par sa valeur ,
 La bravèrent dans son Empire.
 Elle trembla , quand elle vit
 Ce Monarque qui réunit
 Les dons d'Orphée & ceux d'Alcide :
 Doublement elle vous craignit ,
 Et jettant son Ciseau perfide ,
 Chez ses Sœurs elle s'en alla ;
 Et pour vous le Trio fila
 Une Trame toute nouvelle ,
 Brillante , dorée , immortelle ,
 Et la même que pour LOUIS ;
 Car vous êtes tous deux Amis :
 Tous deux vous forcés des Murailles
 Tous deux vous gagnés des Batailles ,
 Contre les mêmes Ennemis :
 Vous règnés sur des Cœurs soumis ,
 L'un à Berlin , l'autre à Versailles :
 Tous deux un jour . . . mais je finis ,
 Il est trop aisé de déplaire ,
 Quand on parle aux Rois trop long-tems.
 Comparer deux Héros vivans ,
 N'est pas une petite Affaire.



PARTICULARITEZ

*Sur quelques Auteurs modernes & sur leurs
Ouvrages.*

MAlgré les dificultez qui se rencontrent pour réussir dans le genre dramatique, malgré le peu de succès de quelques Pièces de deux des plus grands Poetes François, il se présente divers Auteurs, qui ont la hardiesse d'entrer dans cette carrière épineuse, & qui veulent courir les mêmes hazards. Deux aimables Dames, qui se distinguent à *Paris* par leur Esprit & par leurs Talens pour la Poésie, font de ce nombre. La première est *Madame Du Bocage*, & la seconde *Madame Denis*, Nièce du célèbre *De Voltaire*. Voici des Vers qui ont été faits à la louange de ces deux nouvelles Muses.

*Par des yeux vifs, mille attraits séduisans,
Les Belles contre nous avoient de fortes armes;
Les Dieux leur laissoient tous les charmes;
Elles veulent encore avoir tous les talens.*

*Au Dieu des Vers portons en plainte amère:
Pourquoi leur done-t'il de nouveaux agrémens?
Elles avoient déjà trop de moiens de plaire.*

Madame *Du Bocage* est très aimable par sa figure & par son génie. Son Portrait, qu'on a fait graver, justifie cet Eloge : On a placé au bas ce Vers Latin :

In vultu si pulchra nitent, quot plura latefcunt !

Et un Bel-Esprit de ses Amis l'a traduit ainsi :

*Les traits charmans de ce Visage,
Sont les moindres beautez qu'on trouve en Du
Bocage.*

Cette Dame avoit fait conoitre son Esprit, par la composition de plusieurs Ouvrages, dont le plus considérable est son Poème, qui a pour titre, *Le Paradis Terrestre*, imité du *Paradis perdu de Milton*. Devenue plus hardie par ces coups d'essai, Mad. *Du Bocage* dona au Théâtre une Tragédie intitulée, *Les Amazones*. Le sujet de cette Pièce est *Thésée*, Prisonnier d'*Antiope*, Princesse des Amazones, & aimé d'*Orithie* leur Reine. Ces deux Princesses prennent de l'amour pour leur Prisonnier, qui en prend à son tour pour *Antiope*. Le Destin, suivant la coutume, devoit décider du sort de *Thésée*; *Orithie* se charge de l'Ordre du Ciel, & veut le rendre favorable à son Amant; mais un Ambassadeur Grec, qui se trouve là, le délivre. *Thésée*, qui
n'ai-

n'aime point *Orithie*, se déclare pour *Antiope*, & il l'enlève. *Orithie*, méprisée par *Thésée*, se poignarde.

On a trouvé des défauts dans cette Pièce : Et où n'en trouve-t'on point ? Cependant elle a eu neuf Représentations de suite ; succès dont on peut bien se contenter pour un début. Mais il paroît que la complaisance des François, qui sont si polis & si galans avec les Dames, auroit pû aller plus loin, en faveur d'une Personne, qui joint à la beauté du Corps les charmes de l'Esprit, deux des plus grandes perfections, ou pour mieux dire, les plus belles & les plus piquantes qui soient dans la nature. Un Auteur femelle, qui possède ces deux rares qualitez, méritoit, ce semble, encore plus d'égarde, sur tout dans une Entreprise aussi hardie & aussi périlleuse que l'est celle de chauffer le Cothurne. Cependant un impitoiable Critique a eu l'impolitesse & la dureté de lâcher l'Epigramme suivante, contre sa Tragédie.

Sur cet Essai Tragi-Comique,
Où Paris en foule a couru,
Savez-vous bien, me dit certain Caustique,
Le jugement qu'on a rendu ?
Hier, en Cothurne Tragique,
Sur l'Hélicon Du Bocage à Paris ;

*Des Muses aussi-tôt la Troupe l'environne,
Et de la Pièce à peine un Acte est entendu,
Qu' Apollon ennuïé relègue l' Amazone,
Au fonds du Paradis perdu.*

Après un traitement semblable fait à une Dame qui honore son Sexe par des Talens qui ne lui sont pas ordinaires, peut-on espérer d'avoir à l'avenir des Auteurs, qui excellent dans le genre dramatique? Si le grand, si le sublime, si l'inimitable *Corneille*, avoit ainsi reçu, lors qu'il fit représenter les Pièces informes, qui composent le I. Tome de ses Oeuvres, & dont on ne peut aujourd'hui soutenir la lecture, auroit-on vû son Génie poetique, produire ces Chefs-d'Oeuvres, qui ont fait l'admiration de l'Univers, & qui après cent ans de représentations sont encore la gloire & le plus ferme soutien du Théâtre François? Le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Pompée*, *Rodogune*, *Polieucte*, *Héraclius*, *Nicomède*, *Sertorius*, Pièces qui passeront à l'immortalité, sont redevables de leur naissance, à l'indulgence qu'eût le Public, pour les Pièces foibles sur lesquelles on ne veut pas seulement jeter les yeux aujourd'hui, quoi qu'elles aient les unes & les autres le même Pére.

Ce ne sont pas uniquement les Auteurs

Dra-

Dramatiques, qui font exposés à la Critique ; les Ouvrages en tout genre, même les plus excellens, n'en font point exemts. *L'Esprit des Loix*, qui a paru depuis environ un an, & dont on a déjà fait quatre Editions, n'y a point échapé. Ce savant Traité qui part d'une excellente Plume, & d'un Génie profond, est le meilleur de tous ceux qui ont été écrits en François sur le Droit Public. Il a pour Auteur M. le Président *De Montesquieu*, Membre de l'Académie Française, connu depuis long-tems dans la République des Lettres, par d'excellens Ouvrages, spécialement les *Lettres Persanes*, *Considérations sur les véritables Causes de la grandeur & de la décadence des Romains* &c. Quelque juste approbation qu'ait eu *l'Esprit des Loix*, comme il est des Esprits bizarres, jaloux, difficiles, envieux, qui semblent s'être fait un principe & une règle générale de censurer tout ce que les autres admirent, cet Ouvrage a été critiqué dans des Vers attribués à un Académicien, connu dans le monde par son Génie & par ses Talens pour la Poésie.

Un autre Ouvrage, qui est très bon dans son genre, a eu aussi ses Aprobateurs & ses Critiques. Ce sont les *Mémoires de M. l'Abbé de Montgon*, qui contiennent ce qui s'est

passé de plus important en *Europe* pendant le Ministère du Cardinal de *Fleuri*, desquels nous avons donné quelques Extraits dans ce Journal. Rien n'est plus singulier, que la bizarerie des jugemens que l'on a porté à *Paris*, de ces Mémoires & de leur Auteur. En général on donne à Mr. de *Montgon* beaucoup de pénétration, une hardiesse aussi rare que nécessaire dans des Affaires aussi délicates & aussi épineuses, que l'étoient celles dont la Cour l'avoit chargé, une imagination vive & qui se soutient parfaitement jusques à la fin; en un mot on trouve en lui tout ce qui forme un Négociateur habile. D'autres, au contraire, & ce sont apparemment les Partisans du Cardinal, trouvent dans M. l'Abé de *Montgon*, un Caractère peu réfléchi, des contrariétés, du haut & du bas dans sa conduite, & des instans de lumière & d'obscurité. Tel est le fond que l'on doit faire sur les jugemens que les Hommes portent sur les mêmes choses. Que les Ecrivains sont à plaindre d'être exposés à de semblables bizareries! Malgré cette diversité d'opinions contradictoires, l'Esprit des Loix, & ces Mémoires se font lire avec plaisir, & sont aussi instructifs qu'amusans: C'est sur-quoi les deux Partis sont d'accord; ce qui ne doit pas être une petite satisfaction pour ces deux Illustres Ecrivains.

L'Abé de *Bernis* est un aimable Académicien, généralement estimé a la Cour & à la Ville. Il réunit dans ses Productions, & sur tout dans ces Vers, la naïveté, la tendresse, la douceur, l'harmonie & les graces, & il est regardé come l'*Anacréon* de nos jours. Une belle physionomie, les graces de la jeunesse, des manières nobles & engageantes, sont des avantages qu'il possède éminemment, & qui le font recevoir par tout agréablement. Un trait de générosité, qui lui a fait beaucoup d'honneur est celui-ci. Mad. la Marquise de *Pompadour* honoroit de sa Protection M. l'Abé *Le Blanc*, qui, apuié d'un si puissant secours, briguoit la place de Membre de l'Académie Française, vacante par la mort de M. le Cardinal de *Rohan*. Mais on représenta à la Marquise, que cet Abé n'étoit pas digne de siéger parmi les plus beaux Esprits de France, & on l'engagea à retirer sa Protection. M. l'Abé de *Bernis* étoit pour lors auprès d'elle. La généreuse Marquise lui dit, *Que faire de cet Abé? Je ne voudrois pourtant pas l'abandonner tout à fait. Hé bien, Madame, lui dit l'Abé de Bernis, j'ai un petit Benefice dont je puis me passer, Et il n'en a point, je m'en demets en sa faveur.* C'est ce que ce généreux Abé exécuta le même jour. Voici une Epitre de cet aimable

Auteur, qui semble lui avoir été dictée par les Graces & par les Amours. On jugera par là de son Génie.

E P I T R E

De M. l'Abé DE BERNIS à M. DUCLOS,
de l'Académie Française.

TU sais que d'un peu de bêtise
Le bon vieux tems est acusé ;
Mais dans ce Siècle plus rusé ,
Je regrette fort la franchise
De l'Age d'or si méprisé.
Que je regrette l'innocence
De l'Home qui marchoit tout nud !
Le Plaisir , au front ingénu ,
Sans Voile , étoit sans indécence.
Moins défini , mais mieux connu ,
L'Amour avoit plus de puissance ,
Quand les Bergers étoient les Rois ;
On ne vit pas souvent , je crois ,
De Patriarches Petits-Maitres ;
L'amour qu'on fait au pied des Hêtres ,
Ne sait pas vanter ses exploits.
Sans art , ainsi que sans mystère ,
On s'aimoit parce qu'on s'aimoit ;
C'étoit le goût seul qui formoit
La chaîne éternelle & légère , -

Qui si librement retenoit
 Le Berger près de la Bergère.
 Sous un toit couvert de fougère,
 Chacun sur le soir revenoit,
 Et le travail entretenoit
 Du Plaisir l'ardeur passagère.
 L'Amour, qu'on présente à nos yeux
 Entouré de traits & de flammes,
 N'étoit, du tems de nos Aïeux,
 Que le besoin délicieux,
 De rapprocher toutes les Ames.
 Une Fontaine, un verd Gazon,
 Ombragés par un Chêne antique,
 Voila la petite Maison,
 Où l'Amour, en habit rustique,
 Venoit passer chaque Saison.
 Notre Jargon métaphisique
 N'étoit pas encore inventé ;
 Le sentiment qu'on alambique
 N'a guère de solidité :
 Par un seul mot l'Ame s'explique ;
 L'Art du Cœur est la Vérité.

Mais lors que le faste des Villes,
 Eût changé les Mœurs des Bergers,
 L'Amour, éloigné des Vergers,
 Ne trouve que des Coeurs serviles.
 L'intérêt, la soif des grandeurs,
 Formèrent les noeuds des Familles ;
 L'Honneur, ce fier Tiran des Filles,

Les forca de vendre leurs Coeurs ;
 Les Perfides & les Cruelles ,
 Virent le jour au même instant ;
 La Loi d'être toujours constant
 Dona naissance aux Infidèles.
 Il fut défendu de charmer ;
 Les Plaisirs devinrent des Crimes ,
 L'Amour se traita par Maximes ;
 L'Esprit enseigna l'Art d'aimer.
 On dona le nom de Victoire
 Au seul Triomphe du Bonheur ,
 Et l'Amant, surnommé Vainqueur ,
 Cèda le Plaisir pour la Gloire.
 L'Amour ne fut plus dans les Coeurs ,
 Dès qu'on écrit son Histoire.

Ainsi le Vieil Age changea ;
 La Vertu faisoit sa noblesse ,
 Le second Age l'échangea ,
 Contre un Verni de politesse.
 Pour moi je crois qu'il dérogea.
 Tel fut le Siècle de Thésée ,
 Du Fils d'Alcmène & de Jason.
 Dès ce moment la trahison
 Fût pour jamais autorisée ;
 Mais ce Siècle peu raffiné
 N'avoit pas encore vû paroître
 Un Etre insolent & borné ,
 Que l'on apelle Petit-Maitre.

Le premier fat de l'Univers
 Fût le fils d'un Roi de Pergame :

Cet insensé passa les Mers,
 Pour aller séduire une Femme.
 L'Amour, moins que la Vanité,
 Le rendit Amant de la Belle :
 Car sans le bruit de sa beauté,
 Il n'eût point soupiré pour elle.
 Un autre se fût contenté
 De trahir l'Hospitalité
 En possédant cette Infidèle ;
 Mais le Rival de Menelas,
 Plûtôt que de la vouloir rendre,
 Fit armer deux cent Mille bras,
 Et réduire sa Ville en Cendre :
 Or Paris est le Fondateur,
 De cette Ville singulière,
 Que nous voïons digne héritière
 Du nom de son premier Auteur.
 Peuple ingrat, perfide & frivole,
 Faut-il que d'un Sexe charmant
 Tu sois le Tiran & l'Idole ?
 Faut-il que ton orgueil innole,
 Le devoir & le sentiment ?
 Quoi ! Cette Maitresse adorée,
 Qui sacrifie à ton bonheur
 Sa beauté, sa vie & l'honneur,
 Par toi sans cesse déchirée,
 Va donc mourir désespérée
 Du don qu'elle fit de son Cœur ?
 On peut sans crime être volage,

C'est la faute de nos desirs ;
 Mais à l'Objet de nos soupirs ,
 Le Cœur doit toujours son hommage.
 Quel est l'Ingrat , ou le Sauvage ,
 Qui peut oublier les plaisirs
 D'un Sexe digne qu'on l'adore.
 N'exagérons point ses travers ;
 Sans lui l'Home seroit encore
 Farouche au milieu des Déserts. •
 Oui , les Femmes qu'on deshonore ,
 Même en voulant porter leurs fers ,
 Sont les fleurs qu'Amour fit éclore ,
 Dans le Jardin de l'Univers.

Fidèle Ami , Censeur utile ,
 N'examine dans mes Ecris ,
 Ni l'Ordonance , ni le Stile ;
 Le sentiment en fait le prix.
 Ton Esprit brillant & fertile , •
 A le droit d'être difficile ;
 Mais c'est pour ton Cœur que j'écris.





REFLEXIONS SERIEUSES:

Sur la Vie humaine.

ETRE dont j'ai reçu l'existence & la vie,
Principe nécessaire, éternel, tout puissant,
Si j'ose envisager ton Essence infinie,
Mon Esprit se confond, mais mon Ame te sent.

• Que suis-je ? Un Rien superbe, indigne Créature,
Que malgré son orgueil les Vers consumeront,
Un Cadavre animé, Germe de pourriture,
Que le Temps & la Mort bien-tôt engloutiront.

Douleurs, plaisirs, chagrins, espérances, affaires,
Formerent le tissu de mes ans les plus beaux,
Regrets, dégoûts, remors, infirmités, misères,
Du reste de mes jours combleront les travaux.

Voilà ce qu'est la Vie, & cependant on l'aime !
Ce Vieillard dérépité, triste objet de pitié,
Voudroit doner encor la moitié de soi-même,
Pour traîner plus long-tems l'autre affreux
moitié.

Si tout nôtre destin se borroit à ce Monde,
Qui pourroit réputer pour bonheur d'être né ?

*Est-il Etre vivant , sur la terre ou dans l'onde,
Qui ne fût au dessus de l'Homme infortuné ?*

*Mais si , pour rendre un Ame à jamais bien-
heureuse ,*

*Le terrestre Voiage est l'unique moïen ,
Que sa condition soit encor plus afreuse ,
Le prix qui brille au bout l'en dédomage bien.*

*Espoir si consolant d'une meilleure Vie ,
De vos divins attraits venés remplir mon Cœur ,
Que des Oeuvres ma Foi soutenüe & survie ,
De mon Ame , au plâtôt , bannisse la tiédeur.*

*Quel que soit le grand but du Créateur des Homes ,
Adorons en silence un secret si profond ;
Lui seul sait la raison de tout ce que nous somes ;
Mais d'un Bonheur futur sa Bonté nous répond.*

*Ne croïes point , Amis , trouver dans mon
langage ,*

*De la Mélancolie un ténébreux accès.
Non ; grace au Ciel , l'Esprit libre d'un tel niage ,
J'envisage sans peur la Vie & le Décès.*

*De ces Réflexions , salutaire amertume ,
Je sens naître de vous une douce gaité ,
Et tandis que le Tems me mine & me consune ,
Vous sèrez le soutien de ma fragilité.*

NEUCHÂTEL.



LOGOGRIPHE fait par une Dame.

PResque toujourns couronnées
 Nous sommes environées,
 Ou de farouches Animaux
 Ou de Canons, ou de Drapeaux
 Neuf pieds forment nôtre mesure,
 Dans nôtre découpure
 Quelle variété !

3. 5. 2. 4 7 6. Je peins sans imposture,
 Et j'irrite souvent par ma sincérité ;
 Mais mon sein est semblable au Cœur d'un Volage,
 Qui de divers objets ne conserve l'image,
 Qu'autant de Temps,
 Qu'ils sont présens.

4. 6. 3 8. sous mon feuillage,
 En Ete, les Bergers, suivis de leurs Troupeaux
 Viennent goûter un agréable ombrage,
 Et là, sur l'Herbe fraîche, enfant leurs Châlumeaux,
 Du tendre Amour, ils chantent la puissance.

3. 8 6. Ce fluide immense
 Qui de Neptune fut le Loû.

4. 6. Certain Métal qui fait briller un Sot
 Et fait sourire une Coquette.

3. 4 7. 9. L'An se complete
 Quand je me suis reproduit douze fois.

1. 3. ☉ 8 Je suis d'une essence immortelle,
 Le Dieu qui me créa, c'est le Dieu dont la voix
 Epouvante l'Impie, ☉ flate le Fidèle.

2. 4 9. 8. ☉ 6. C'est Arbuſte épineux
 Qui sert de Trône à la Fleur la plus belle ;

1. 3. 7. Home dont le zèle
 Prévient avec plaisir nos besoins ☉ nos vœux.

9. 4. 7. 2. Je nais quand le jour tombe.

Mais je finis ; en ce moment
 Dans tes yeux assoupis , je lis distinctement ,
 Que sous l'ennui ton cœur succombe :
 Cédons. Dur sacrifice ! Hélas en me taisant
 Conçois tu bien Lecteur , à quel point je t'oblige ;
 Femme qui peut se taire est vraiment un prodige.



T A B L E.

R emarques sur les Insectes , & en particulier sur les Fourmis.	Pag. 445
Extrait d'un Livre qui a pour Titre , La Grandeur de Dieu.	468
Réponse de Mr. T** à la Lettre de Mr. d'Arnaud.	489
Dissertation sur la Question , donnée par l'A- cadémie de Pau , pour l'Année 1750.	500
Lettre à Mr. ***. sur la Tragédie de Sémiramis.	515
Vers pour le Roi de Prusse.	520
Réponse de Mr. de Voltaire au Roi de Prusse qui lui avoit mandé qu'il étoit malade.	521
Particularitez sur quelques Auteurs mo- dernes & sur leurs Ouvrages.	523
Epître de Mr. l'Abbé de Bernis , à Mr. Duclos.	535
Réflexions sur la Vie humaine.	535
Logogriphe	537

